DOSSIER 8 MARS
Féminisme : en parler à tout âge

HISTOIRE
La fécondité revue et corrigée

MONDE
Esclavage au Niger

MARS 2008

Gazette DES FEMMES

www.gazettedesfemmes.com
Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

ENTREVUE AVEC LES MOQUETTES COQUETTES

0 65385 86426 5 05
3,50 $

DOSSIER 8 MARS
Féminisme : en parler à tout âge

16 Révolution : état des lieux

En décembre 2007 à Lyon, les Entretiens Jacques Cartier étaient le théâtre d'une rencontre au sommet sur l'égalité entre les femmes et les hommes. Coup d'œil de l'intérieur sur des échanges fort animés.

24 La lorgnette des Moquettes

Elles sont hilarantes, impertinentes et féministes. Elles ne font qu'une bouchée des tabous et usent avec gourmandise de la liberté léguée par la génération de leurs parents. Rencontre avec de fières représentantes de la troisième vague, les Moquettes Coquettes.

30 Stéréotypes : affaire classée ?

La *Gazette des jeunes* a été acheminée dans les écoles il y a trois mois. Morceaux choisis de réflexions d'élèves qui se penchent sur ce que sont, finalement, les vraies filles et les vrais gars...

12 Traîtres maux

Portrait de l'ergonome Karen Messing qui se bat, avec toute une équipe, contre les douleurs inutiles qu'endurent les travailleuses.

36 Briser ses chaînes

L'histoire de Mazrech, une esclave nigérienne qui a refusé le lourd héritage de servitude transmis par ses ancêtres.

42 Le mythe Émilie Bordeleau

Non, les familles québécoises d'avant 1960 ne comptaient pas toutes une douzaine de marmots...

RUBRIQUES

3 ÉDITORIAL **4** BOÎTE AUX LETTRES **5** MOT DE LA PRÉSIDENTE
6 NOUVELLES **44** BOUQUINS

Louise Bilodeau

Mon **féminisme** à **moi**

Elle est née il y a 100 ans et on parle beaucoup d'elle ces jours-ci. Quand cette grande intellectuelle a écrit « On ne naît pas femme, on le devient », tout le monde a arrêté de respirer un moment. Cela a été un choc... et une révélation. Peu à peu, d'autres femmes ont poursuivi cette réflexion. J'ai lu les unes et les autres. Mais j'ai toujours eu un faible pour Simone. À cause de sa pensée puissante, de sa force de caractère et parce que j'admirais sa relation avec Sartre, remplie de respect et d'estime. Pour moi, cela demeure la base d'un couple.

> J'ai pu être leader, femme et mère, et ce sont chacune de ces réalités qui m'ont construite comme je suis aujourd'hui, vivante et cohérente.

Simone avait cependant écorché la maternité dans ses écrits. Comme elle, bien des féministes ont repris ce discours ou carrément négligé cette réalité. Je me souviens de réunions auxquelles je participais dans les années 1970 et 1980 où on discutait ferme. Mais le silence sur les enfants me dérangeait. Il ne me semblait pas si loin, le temps où j'étais moi-même petite et où je me sentais de trop, ma mère ne pouvant mener la vie qu'elle aurait voulue. Il devait bien être possible de conjuguer féminisme et enfants ? Devenue adulte, j'avais le sentiment d'avoir deux choix. Ou bien je faisais une croix sur un projet de famille, ou bien je forçais le jeu pour pouvoir tout vivre : la carrière, la vie de couple, la maternité. Bref, j'étais condamnée à innover.

J'ai été chanceuse parce qu'après Simone et ses émules, il y a eu des femmes comme Claire Bonenfant. Claire avait le féminisme très humain, très inclusif. À propos de la place des enfants dans la lutte des femmes, elle écrivait en 1979 : « Dans la mesure où les femmes se libèrent, elles font des enfants libres... Nous croyons que ce sont les femmes qui, en se libérant de leur dépendance vis-à-vis de la famille, feront en sorte qu'on respectera davantage l'enfant, en lui ouvrant plus de portes sur le monde, en le rendant plus autonome, en respectant son individualité. » Ce discours a inévitablement influencé les politiques et les services du gouvernement du Québec.

Tout n'était pas parfait au chapitre de la conciliation travail-famille quand j'ai choisi d'avoir un enfant en 1987 – ça ne l'est toujours pas. J'ai quand même réussi à mener ma vie professionnelle et ma maternité sans avoir le sentiment de perdre ni d'un côté ni de l'autre. Certes, mes plus grandes compagnes des dernières années ont été l'insomnie et la fatigue, mais je n'ai pas de remords. J'ai pu être leader, femme et mère, et ce sont chacune de ces réalités qui m'ont construite comme je suis aujourd'hui, vivante et cohérente.

Grâce à Simone et Claire, je n'ai pas eu à me battre sur la place publique pour avoir accès à un emploi qui correspondait à mes aspirations et je n'ai pas dû faire une croix sur le désir d'avoir un enfant. J'ai pu vivre mon féminisme à travers des gestes simples : soutenir des collègues désirant une promotion, encourager mon fils à vivre ses émotions et à exprimer sa sensibilité.

Mais alors que Simone aurait eu 100 ans, où en sommes-nous avec le féminisme ? Ce numéro se penche sur la question avec des bribes du colloque *Hommes et femmes : la révolution inachevée*, une entrevue avec les Moquettes Coquettes et un reportage sur la lecture que font les jeunes des stéréotypes. En cette période du 8 mars, nous souhaitons contribuer à votre réflexion sur cette vague de fond qui n'a pas fini de déferler sur les rapports entre les femmes et les hommes.

Hélène Sarrasin
Rédactrice en chef

Écrivez-nous !

gazette@csf.gouv.qc.ca

Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

Gazette des femmes, 800, place D'Youville, 3e étage, Québec (Québec) G1R 6E2

Engager la conscience

J'ai reçu mon exemplaire du mois de février hier. Frappée par la force qui émane de la couverture, je l'ai ouvert sur-le-champ pour en voir le contenu. Ce soir, je disposais d'une heure que j'ai consacrée avec un intérêt certain à la découverte de Québécoises et de Québécois qui s'engagent, chacun à sa façon, à travailler sur le terrain pour rendre le monde plus juste et plus humain, et pour nous faire découvrir de bouleversantes réalités presque hors de l'entendement. Félicitations à toute votre équipe.

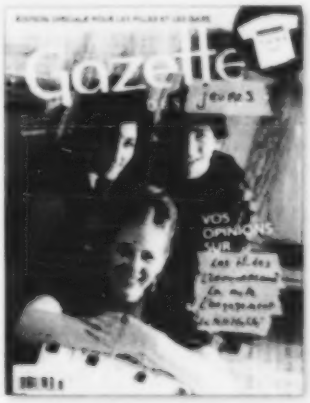
Roxane Duhamel
Montréal

Où sont les coopérants ?

Votre Spécial international de février 2008 présente plusieurs projets de coopération internationale instaurés par des femmes ou impliquant des femmes. Leur présence en coopération et leurs nombreuses réussites ne sont pas une surprise. Ceux et celles qui connaissent le moindrement le domaine savent combien ses effectifs sont largement féminins (du moins au Québec). Comment se fait-il que les hommes semblent moins attirés par la coopération internationale ? Voilà une question que je me serais attendu à voir soulevée dans ce numéro.

Yanic Viau
Montréal

***NDLR** : Nous retenons votre interrogation pour notre prochain dossier sur le sujet.*



Outrage à la relève

En réponse à la lettre de Clémence Saint-Amant publiée dans la *Gazette des femmes* de février 2008.

Dans quel monde vivez-vous donc pour vous désintéresser des dossiers qui passionnent les jeunes filles ? La solidarité intergénérationnelle, vous ne connaissez pas cela ? Ce que fait et pense la génération suivante ne vous intéresse pas ? Vous ne voulez pas payer pour les lectures de vos filles ?

Votre réaction me sidère. Tout le monde se lamente que les jeunes ne s'intéressent plus au féminisme. Et quand on vous propose un son de cloche qui laisse croire que ce n'est pas tout à fait le cas, ça vous laisse froide ?

Le féminisme existe depuis le milieu du 19e siècle : il n'est pas apparu avec vous. Et il est encore là pour un bon bout de temps, car le travail à faire est gigantesque. Ce n'est pas parce que vous vivez mieux que votre mère que la partie est gagnée.

La *Gazette des femmes* dit que votre lettre est un « bémol ». Ce n'est pas un bémol : c'est un tintamarre qui me donne envie de hurler.

Micheline Dumont
Sherbrooke

Des pages à dévorer

Dimanche soir, j'ai pris la *Gazette des jeunes* (décembre 2007) pour un petit 15 minutes, comme ça, avant le souper. Quinze minutes, dis-je ? Impossible ! Je l'ai lue d'un bout à l'autre sans pouvoir m'arrêter. Souper tiède ce soir-là ! J'ai particulièrement aimé les passages sur les différences et les similitudes entre garçons et filles à l'école. Comme je suis mère d'un garçon de quatre ans et demi, ces sujets me parlent beaucoup. Quand je plonge mon regard dans celui de mon fils, mon cœur se serre : ma préoccupation première est son bien-être. J'ai envie qu'il grandisse en étant fier d'être un vrai bout d'homme tout en masculinité bien affirmée. Comme Paule des Rivières le dit, le succès des filles n'enlève rien aux garçons, et le contraire est aussi vrai ! Réjouissons-nous des réussites, peu importe d'où elles viennent.

Chantal Marchand
Québec

Une loi à **adopter**

Il y a presque 35 ans, le 6 juillet 1973, l'Assemblée nationale adoptait à l'unanimité la Loi sur le Conseil du statut de la femme, répondant à la volonté du mouvement des femmes. Par ce geste, elle créait un organisme unique, chargé de conseiller le gouvernement sur tous les sujets touchant l'égalité et le respect des droits des femmes ainsi que d'informer le grand public sur ces mêmes questions.

En septembre 2007, le Conseil a publié un avis intitulé *Droit à l'égalité entre les femmes et les hommes et liberté religieuse*. Il y demandait notamment que la Charte québécoise des droits et libertés soit amendée afin qu'y soit inséré un article analogue à l'article 28 de la Charte canadienne, pour affirmer que l'égalité entre les femmes et les hommes ne peut être compromise au nom de la liberté de religion. En décembre dernier, en écho à la recommandation du Conseil, le gouvernement a déposé le projet de loi 63, la Loi modifiant la Charte des droits et libertés de la personne.

Il s'agit d'un moment unique et d'un gain extraordinaire. Si le projet de loi est adopté, pour la première fois, le mot *femme* et l'expression *égalité entre les femmes et les hommes* seront écrits noir sur blanc dans la Charte.

Document fondamental de notre société, avec une portée quasi constitutionnelle, la Charte québécoise est le réceptacle des valeurs de notre société. Comme nous l'avons entendu lors de la Commission Bouchard-Taylor, l'égalité entre les sexes est une valeur partagée par une très grande majorité de Québécoises et de Québécois. Amender la Charte pour inclure cette valeur – sous la forme d'une modification au préambule et d'un article interprétatif, qui servira à interpréter les autres articles de la Charte afin de tenir compte de l'égalité entre les sexes – envoie un message sans équivoque à la population et aux juges : l'égalité entre les femmes et les hommes devra être considérée dans l'interprétation des droits et libertés au Québec.

Le législateur a le pouvoir de voter et de changer les lois. Avec ce projet de loi, les élus ont la possibilité d'agir pour signifier haut et fort que l'égalité entre les femmes et les hommes est une valeur fondamentale au Québec. C'est pourquoi nous demandons aux députés des trois partis représentés à l'Assemblée nationale de mettre la partisanerie de côté et de voter en faveur du projet de loi.

Contrairement à la Charte canadienne, la Charte québécoise s'applique aux relations entre les personnes privées. Avec cette modification, la valeur d'égalité entre les sexes sera considérée dans les relations de travail, dans les relations locateur-locataire, commerçant-client, etc. De plus, les amendements pourront aider à soutenir, éventuellement, des mesures qui interdiraient la propagande haineuse envers l'un ou l'autre sexe. Par ailleurs, les modifications proposées pourraient aider à justifier le refus de certaines demandes d'accommodements qui menacent l'égalité entre les sexes.

Les Québécoises ont déjà fait de nombreux gains dans plusieurs domaines de leur vie : travail, santé, famille... Si le 8 mars, Journée internationale des femmes, est l'occasion d'apprécier le chemin parcouru, c'est aussi le moment de réfléchir aux obstacles qui freinent l'accès à une société véritablement égalitaire. L'adoption du projet de loi 63 marquera une étape décisive dans la marche des femmes vers l'égalité.

Christiane Pelchat
Présidente
Conseil du statut de la femme

Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme. LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

- **Rédactrice en chef**
  Hélène Sarrasin
- **Rédactrice en chef adjointe**
  Paule Beileau
- **Rédactrices-réviseures**
  Sophie Marcotte et Judith Langevin
- **Correctrices d'épreuves**
  Sophie Marcotte et Annie Pare
- **Réalisation graphique**
  Jean-Laurence Jalbert
- **Photographie de la couverture**
  Caroline Hayeur / Agence Stock
- **Impression et pelliculage**
  Offset Beauce
- **Marketing et publicité**
  Gaétane Laferrière, tél. : 418 643-4326
  ou 1 800 463-2851
- **Ventes publicitaires**
  Catherine Brochu, tél. : 418 694-2363,
  téléc. : 418 688-4069
- **Courriel**
  gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet**
  www.gazettedesfemmes.com
- **Abonnements, changements d'adresse et retours postaux**
  Gazette des femmes
  Service aux abonnements
  4380, rue Garand, Saint-Laurent
  (Québec) H4R 2A3
  Téléphone : 1 800 665-5372
  Télécopieur : 514 333-8795
- **Courriel**
  gazettefemmes@postexperts.com
- **Distribution**
  Messageries de Presse Benjamin
  101, Henry Bessemer
  Boisbriand (Québec) J6Z 4S9
  Téléphone : 450 621-8167

Dépôt légal : 1er trimestre 2008
ISSN : 0704-4550

© Gouvernement du Québec

Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Repère et dans l'index de la santé et des services sociaux.

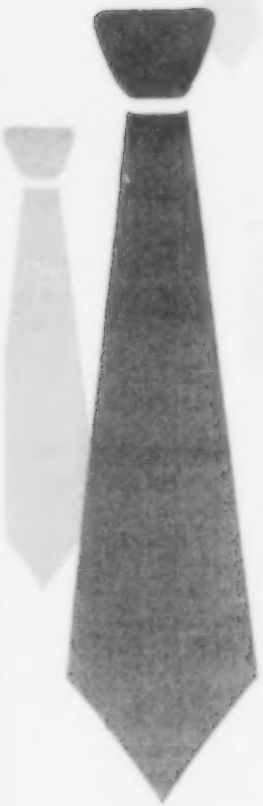
La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.

Prix régulier : 25,64 $ 3 ans, 10 $ 1 an

Poste-publications — N° de convention 40069512

Conseil du statut de la femme
Québec

par Gaetane Laferrière, Sophie Marcotte et Hélène Sarrasin



Lauriers roses

Le gouvernement de Jean Charest a frappé fort en 2006-2007 avec son Conseil des ministres paritaire et sa Loi sur la gouvernance des sociétés d'État, qui impose aux conseils d'administration de ces dernières d'être constitués à 50 % de femmes. Concédons-le : il fallait de l'audace pour donner un coup de pied dans la fourmilière de la représentation féminine dans les postes décisionnels.

Ne dit-on pas que l'audace paye ? En novembre, l'Institut des administrateurs de sociétés (IAS), qui fait la promotion de meilleures pratiques en régie d'entreprise au Canada, a décerné le Prix Cravate rose au gouvernement de M. Charest dans la catégorie Gouvernance au féminin. Ce premier Gala des cravates de l'IAS visait à souligner la qualité du travail d'administrateurs de sociétés et de C.A. au Québec, autant privés que publics. Le premier ministre a saisi l'occasion pour souligner que très tôt après l'adoption de la loi en décembre 2006, le nombre de femmes qui siègent dans les C.A. des sociétés d'État avait augmenté, passant de 27,5 % (avril 2006) à 37,5 % (octobre 2007).

Jusqu'à maintenant, 5 sociétés d'État sur 24 ont atteint le fameux seuil de 50 % : la Société du Grand Théâtre de Québec, la Société de la Place des Arts de Montréal, la Société des loteries du Québec, la Société de récupération et de recyclage et la Société du Palais des congrès de Montréal. Les 19 autres ont jusqu'en décembre 2011 pour s'y conformer. **S.M.**

Retraitées **enflammées**

Portant fièrement un flamboyant chapeau rouge et tout de violet vêtues, les Red Hatters se distinguent. Elles ont 50 ans ou plus, ont élevé leur marmaille et ont bossé à l'extérieur. Aujourd'hui, ces *baby-boomers* s'offrent une pause et vivent leur retraite à fond ! Créée aux États-Unis il y a une dizaine d'années, la Red Hat Society compte plus de 10 000 regroupements dans le monde, dont 800 au Canada. Le seul mot d'ordre à respecter lors des rendez-vous des Red Hatters : avoir du plaisir. Leurs couleurs, elles les imposent résolument pour faire contrepoids à l'idée qu'après 50 ans, les femmes deviennent invisibles. Remarquable ! **G.L.**

Courage, Ingrid !

C'est avec une grande émotion que la rédaction de la *Gazette des femmes* a entendu le message qu'Ingrid Betancourt a adressé à sa famille le 24 octobre dernier. Parvenus du fond de la jungle colombienne, ces quelques mots empreints de tristesse portent à réfléchir. Les gestes que nous posons jour après jour sont-ils importants ? Profitons-nous du temps que nous avons ? Merci, Ingrid, pour ce rappel à la vie.

« Je vais mal physiquement… La vie ici n'est pas la vie mais un gaspillage lugubre de temps. Je survis dans un hamac tendu entre deux piquets et recouvert d'une moustiquaire, avec une tente au-dessus qui me permet de penser que j'ai une maison. Je n'ai plus les mêmes forces. Cela m'est très difficile de continuer à croire. Ici, nous vivons comme des morts. »

Ingrid Betancourt, ex-candidate à la présidence de la Colombie, a été enlevée le 23 février 2002 par les Forces armées révolutionnaires de Colombie. Elle est détenue avec d'autres personnalités politiques dans des conditions difficiles. **H.S.**

Notre lien

WWW

www.extenso.org

Avec toutes les publications et émissions de télé qui traitent d'alimentation, on ne sait plus à quelles théories se vouer. L'aspartame est-il nocif pour la santé ? La viande rouge donne-t-elle le cancer ? Le thé vert fait-il maigrir ? Il ne faut pas avaler n'importe quoi, quand même. Pour voir clair dans ce fatras alimentaire, on se rend illico sur le site Web d'Extenso, le centre de référence sur la nutrition humaine du Département de nutrition de l'Université de Montréal. À partir de données fiables basées sur une solide documentation, des spécialistes valident ou infirment les grandes questions nutritionnelles. C'est bien fait, clair, crédible.

Le point fort : la section sur la nutrition des femmes, faite sur mesure pour nous. Parmi les sujets abordés : les aliments au secours du SPM, les liens entre alimentation et fertilité ainsi que la prévention des maladies du cœur après la ménopause. On y apprend aussi quoi manger quand on allaite et comment choisir son poisson pendant la grossesse. Pratique.

Bien sûr, on ne quitte pas ce petit bijou de site sans passer par la section sur les mythes alimentaires, tout à fait enrichissante. On y découvrira entre autres que les poêles antiadhésives ne sont pas cancérigènes, que le pain ne fait pas engraisser et que le soya n'aide aucunement à diminuer les bouffées de chaleur (dommage !).

Un guide indispensable pour savoir quoi mettre – ou pas – dans son assiette. **S.M.**

MÂLES PRIX

Attention, attention. Prix du Québec cherchent candidatures féminines d'excellence dans les domaines culturel, artistique et scientifique. Récompense : bourse de 30 000 $, médaille en argent, bouton de revers et parchemin calligraphié. Raison de l'annonce : à voir la liste des lauréats des dernières années, on jurerait que les hommes règnent encore en maîtres absolus dans ces champs d'activité. Les Québécoises ne sont-elles pas sorties de leurs cuisines il y a quelques décennies ?

Le 6 novembre dernier, les 11 Prix du Québec 2007 ont atterri dans des mains masculines. Loin de nous l'idée de critiquer le choix des lauréats, tout à fait méritants : le cardiologue Yves Morin, le comédien et metteur en scène Paul Hébert, l'historien Jacques Lacoursière, notamment. Mais aucune femme sur les 11 ? Ça relève presque de la fiction. De 1977 à 2007, seulement 34 femmes sur 243 récipiendaires se sont vu remettre un Prix du Québec. Tout juste 14 %. On comprend bien leur faible représentation il y a 30 ans, mais en 2007, la pilule passe de travers. Alors, à vos claviers ! Si vous connaissez une femme digne d'être récompensée, vous avez jusqu'au 11 avril pour soumettre un dossier béton qui lui assurera les honneurs. Tous les détails au www.prixduquebec.gouv.qc.ca. **S.M.**

« Entre guillemets »

Philo à deux vitesses

« Enseigner Rousseau, et taire sa conception de la femme, c'est être objectif et faire de la philosophie. Enseigner Beauvoir, et parler de sa conception de la femme, c'est être subjectif et faire de l'idéologie. »

Extrait du plaidoyer de Louise Mailloux, professeure de philosophie au Cégep du Vieux Montréal, en faveur de l'inclusion des études féministes dans l'enseignement de la philosophie.

Macho vert

« Les femmes doivent cesser d'admirer les hommes qui conduisent des voitures sport si elles veulent se joindre à la lutte contre le réchauffement de la planète. »

Traduction libre des propos du consultant scientifique en chef du gouvernement britannique, Sir David King, lors d'une conférence sur le réchauffement climatique.

Faut le fer

« Repasse ma chemise ! »

Inscription qu'on pouvait lire sur une pancarte brandie par deux hommes venus attirer l'attention de la foule au cours de la campagne de Hillary Clinton au New Hampshire. La grande classe.

Je vous demande pardon ?

« Le roi gracie la victime d'un viol. »

Gros titre du journal *Le Devoir* lié à un fait divers survenu en Arabie Saoudite. Sans commentaire.

Au-delà du réel

« L'apparence est le nouveau féminisme. »

Alex Kuczynski, auteur du livre *Beauty Junkies* (« Droguées de la beauté »), explique le plus sérieusement du monde qu'une nouvelle tendance est née : le féminisme qui se préoccupe d'abord et avant tout de l'apparence physique.

Photo : Ezoit Nyaim

MENEUSES EN DEVENIR

Celles qui n'ont pas froid aux yeux et qui désirent se lancer en politique ou s'engager plus à fond dans un poste de pouvoir peuvent maintenant compter sur un nouvel allié : le Centre de développement femmes et gouvernance, récemment mis sur pied par le Groupe Femmes, Politique et Démocratie et l'École d'administration publique (ENAP). Comment ça fonctionne ? C'est tout simple. Grâce à des activités de formation et de mentorat, le Centre amène les femmes à développer leur leadership, qualité indispensable quand on désire mener la barque. Il les forme également à la vie politique et à la gestion publique. Avis aux intéressées, les inscriptions à l'École d'été Femmes et démocratie sont en cours.

En plus d'offrir soutien et outils aux femmes qui veulent « s'enrôler », le Centre offre aussi son appui aux entreprises ou aux sociétés qui souhaitent favoriser l'égalité hommes-femmes. Un coup de main profitable, d'un côté comme de l'autre. **S.M.**

Pour plus d'info : www.cdfg.enap.ca

La santé au menu

Plus on commence jeune, plus c'est profitable. C'est vrai pour les REER, mais ça vaut aussi pour les saines habitudes alimentaires. Pour inculquer de bonnes valeurs à notre marmaille, on profite du Mois de la nutrition pour passer par l'Expo Manger Santé, un événement tentaculaire qui touche à l'alimentation, mais aussi à l'écologie, à l'environnement et à la santé en général. Le thème cette année : « La santé des enfants et de la famille ». Parfait ! Voici le moment de rencontrer des spécialistes pour s'informer sur les aliments bios et le jardinage écolo, récolter des idées de lunchs santé, faire le plein de dépliants sur la massothérapie et apprivoiser les produits ménagers qui n'endommagent pas l'environnement. Manger mieux, vivre mieux… C'est l'idéal pour éviter le pire, non ?

Du 14 au 16 mars au Palais des congrès de Montréal et les 29 et 30 mars au Centre des congrès de Québec. **S.M.**

Info : www.expomangersante.com

Un contrat **fait foi de tout**

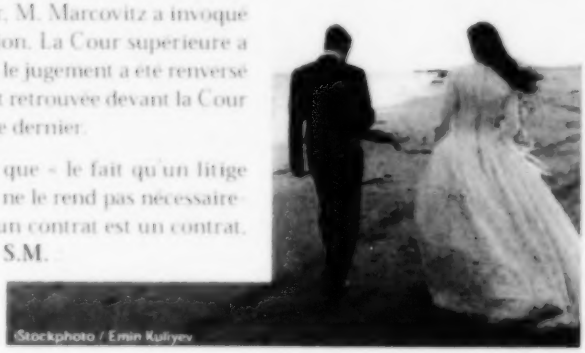
En décembre, la Cour suprême du Canada a rendu un jugement qui établit qu'une obligation contractuelle comportant un aspect religieux est justiciable. Stephanie Bruker, juive et divorcée civilement de Jason Marcovitz depuis 1981, a reçu 47 000 $ en dommages et intérêts de son ex-époux, qu'elle poursuivait pour non-respect d'une clause de leur contrat. Explications.

Lorsqu'ils ont engagé des procédures de divorce en 1980, M. Marcovitz et M^me^ Bruker ont négocié une entente selon laquelle ils se présenteraient devant un tribunal rabbinique pour obtenir le get – le divorce religieux juif – tout de suite après le prononcé du divorce civil. Sans le get, une juive ne peut se remarier et avoir des enfants légitimes selon la loi juive, même si elle est divorcée civilement. Le hic, c'est qu'elle ne peut obtenir le get sans le consentement de son époux.

Le divorce civil a été prononcé en 1981, mais M. Marcovitz a refusé de respecter sa parole pendant 15 ans, empêchant M^me^ Bruker de s'engager dans une nouvelle relation. Quand il a fini par obtempérer, elle avait 47 ans. Un peu tard pour fonder une seconde famille...

M^me^ Bruker a donc porté l'affaire en Cour supérieure et réclamé des dommages et intérêts pour violation de l'entente. Pour éviter de payer, M. Marcovitz a invoqué son droit à la liberté de religion. La Cour supérieure a donné raison à madame, puis le jugement a été renversé en Cour d'appel. La cause s'est retrouvée devant la Cour suprême du Canada l'automne dernier.

Celle-ci a finalement statué que « le fait qu'un litige comporte un aspect religieux ne le rend pas nécessairement non justiciable ». Bref, un contrat est un contrat, peu importe ce qu'il contient. S.M.


iStockphoto / Emin Kuliyev

LE CHIFFRE 100

C'est l'âge qu'aurait eu Simone de Beauvoir, l'esprit affranchi qui incarne le mieux la liberté pour de nombreuses féministes. Engagée dans tous les débats d'idées visant à créer une société plus juste, elle a refusé, dès les années 1930, le modèle de vie imposé aux femmes pour façonner sa propre existence. « Je veux faire une œuvre, mais je veux faire de ma vie une œuvre », a écrit celle qui nous a quittés en 1986. Mission accomplie. H.S.

Documentaire de 50 minutes
sur l'itinérance des femmes

Vidéo Femmes et la **YWCA de Québec**
vous invitent au lancement de

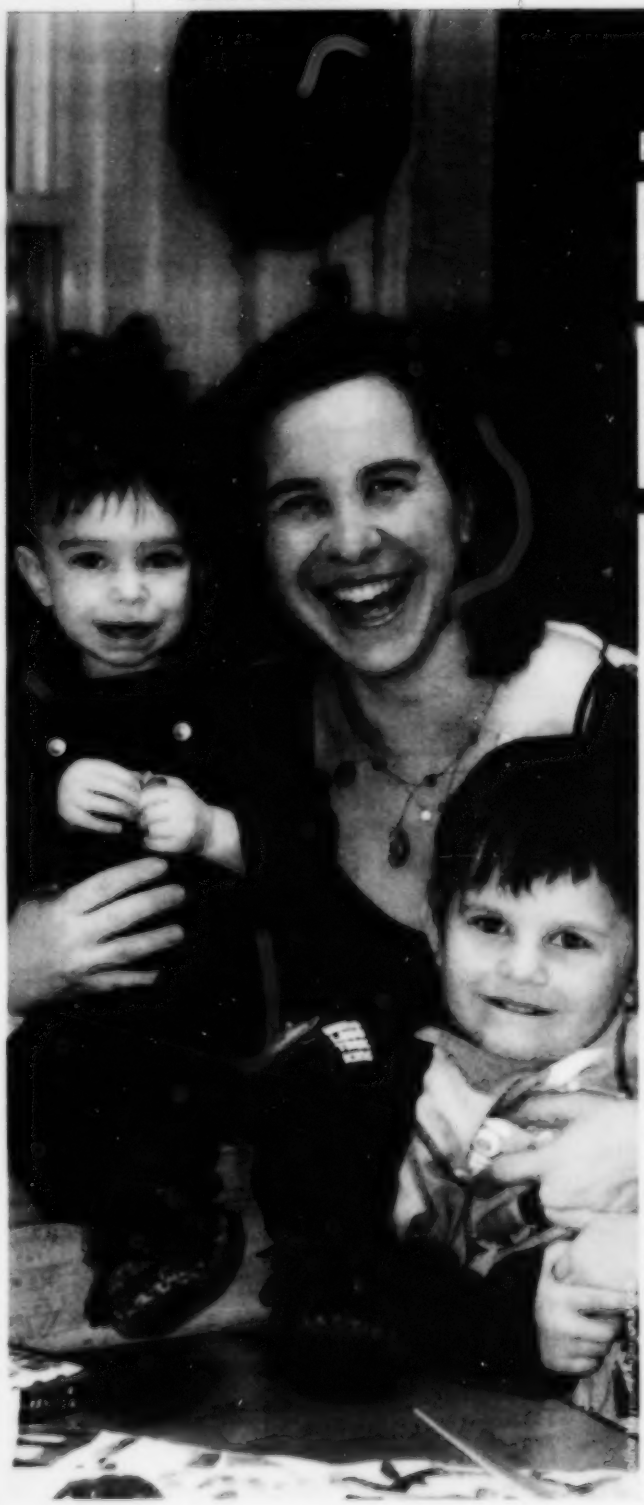
L'errance invisible, un film de **Lise Boncenfant**

Nous soulignerons les 5 ans du Programme de prévention de l'itinérance et de réinsertion sociale pour femmes, La Grande Marelle

Le mardi 11 mars 2008 à 19h30
Théâtre Petit Champlain au 68, rue du Petit-Champlain à Québec. **Entrée libre!**

RSVP avant le 8 mars :
info@videofemmes.org • Tél.: 418 529-9188, poste 21

par Nathalie Fernandez



Portrait

ENVERS ET CONTRE TOUTE INÉGALITÉ

Féministe radicale altermondialiste, cofondatrice du défunt groupe féministe et anarchiste Némésis, Valérie Plante est maintenant coordonnatrice des communications de Filles d'action/Power Camp National (FA/PCN). Un poste qui va comme un gant à cette militante de tous les instants.

L'engagement en action : Filles d'action/Power Camp National (FA/PCN) joue un rôle préventif en aidant les filles et les jeunes femmes à s'affirmer. Son objectif : contribuer à éradiquer la violence et la discrimination.

L'art de sensibiliser : À FA/PCN, l'action passe par l'expression artistique : ateliers (théâtre, *slam* poésie et autres), site Internet, sans oublier un zine (magazine *underground*) traitant de sujets de société pour « mettre le corps au service des idées ».

Le déclic : À 13 ans, lorsque Valérie a ses premières règles, sa mère lui offre un bouquet de fleurs avec ce petit mot : « Bienvenue dans le monde des femmes. » Cette approche saine et positive du corps féminin la convainc de devenir féministe.

La conscience en héritage : La valorisation des femmes et le respect de l'Autre marquent son éducation. Sensibilisée à l'existence d'inégalités sociales, elle décide de lutter pour les vaincre.

Moments forts de son parcours : Son rôle d'instructrice d'autodéfense, très gratifiant, et les formations qu'elle a données sur l'impact de la mondialisation sur les conditions de vie des femmes.

Parents attentifs : Valérie et son *chum*, Pierre-Antoine, lui aussi altermondialiste et féministe, ont deux enfants : Émile, 5 ans, et Gaël, 2 ans. Leur préoccupation en tant que parents : ne pas tomber dans les rôles traditionnels. Pour eux, « le privé est politique ».

Féministe en 2008 : C'est toujours aussi difficile de s'afficher comme telle. Valérie essuie encore des réactions de dégoût quand elle se présente. Être féministe aujourd'hui, dit la jeune militante, c'est se battre pour l'égalité des droits et le respect de l'intégrité physique et morale de chacune et chacun.

Pénurie de relève : Selon elle, il manque de recrues féministes. Elle propose de créer, dans le mouvement féministe, un espace inclusif pour les jeunes filles afin que l'expérience se transmette dans le partage.

Vœux d'avenir : Valérie souhaite qu'un vent de gauche souffle pour changer la société, notamment en matière d'écologie. Elle espère laisser l'engagement citoyen en héritage à ses deux fils. Son petit Émile a d'ailleurs porté fièrement sa première pancarte l'été dernier lors du Forum social québécois, à Montréal. La troisième génération est-elle en marche ? ::

par Lisa-Marie Gervais

Réservés **aux dames**

Haro sur le harcèlement des Mexicaines dans les transports en commun ! En réponse aux plaintes d'associations de femmes, la mégalopole de Mexico a mis des autobus « exclusifs aux dames » à la disposition des intéressées. Ainsi, à l'instar de certains wagons de métro qui sont depuis plusieurs années réservés aux femmes aux heures de pointe, des autobus identifiés par des panneaux roses permettront désormais aux Mexicaines de se déplacer sans craindre de se faire importuner par ces messieurs...

MUTILATION **SYMBOLIQUE**

Adoucissement de mœurs en Tanzanie où l'excision, qui touche malheureusement encore 1 femme sur 10, est peu à peu remplacée par « l'incision ». Désormais pratiqué chez les femmes maasaï, ce nouveau rite de passage à l'âge adulte consiste à faire deux petites entailles sur l'intérieur de chaque cuisse plutôt que d'enlever une partie du clitoris. Les mutilations génitales sont illégales en Tanzanie depuis 1998.

Détenues en otage par la guérilla colombienne depuis plus de cinq ans, les deux femmes politiques Clara Rojas et Consuelo Gonzalez, âgées de 44 et 57 ans, ont été libérées en janvier, une dizaine de jours après l'échec d'une première tentative. « Nous renaissons », a lancé Clara Rojas au président du Venezuela, Hugo Chavez, principal maître d'œuvre de cette opération de sauvetage héliportée. À quand la libération d'Ingrid Betancourt ?

Et de **six !**

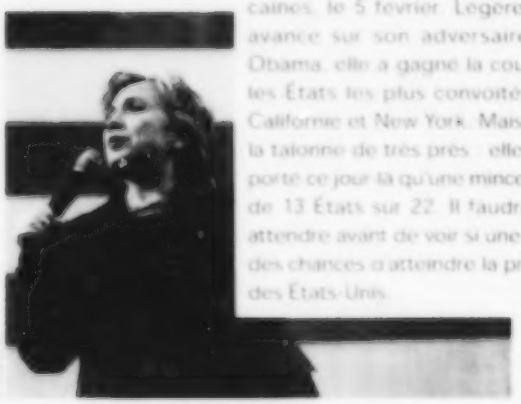
Le prochain candidat du Congrès national africain (ANC) à l'élection présidentielle sud-africaine de 2009, Jacob Zuma, vient de convoler en justes noces avec sa... sixième femme, au nom d'un droit coutumier tolérant la polygamie. « Comme quoi l'on peut lutter contre l'apartheid qui frappait les Noirs et tolérer l'apartheid qui humilie les femmes », a déploré l'hebdomadaire français *Marianne*. Et clan !

Ils ont leur **quota**

Plus de femmes dans les C.A. ! Depuis le 1er janvier, les conseils d'administration des entreprises norvégiennes devront compter 40 % de femmes, faute de quoi le gouvernement pourra les dissoudre. Une initiative qui gagnerait à être imitée dans toute l'Europe, où seulement 8,5 % des sièges des C.A. des 300 plus grandes sociétés cotées en Bourse sont occupés par des femmes, selon les plus récentes données du European Professional Women's Network (EPWN).

HILLARY TIENT BON

Un super-mardi pour super Hillary ! La sénatrice démocrate a fait bonne figure lors de la plus importante journée des élections primaires américaines, le 5 février. Légèrement en avance sur son adversaire Barack Obama, elle a gagné la course dans les États les plus convoités, soit la Californie et New York. Mais son rival la talonne de très près : elle n'a remporté ce jour-là qu'une mince majorité de 13 États sur 22. Il faudra encore attendre avant de voir si une femme a des chances d'atteindre la présidence des États-Unis.



Sources : Associated Press, Syfia International, *El Clarín*, Radio-Canada, *Marianne*, *The Wall Street Journal*

TRAÎTRES MAUX

L'ergonome Karen Messing a consacré sa carrière à améliorer le sort des travailleuses.

| par Marie-Claude Bourdon

L'automne dernier, l'ergonome de réputation internationale Karen Messing, professeure à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), cosignait un article dans la plus importante revue scientifique en santé publique, l'*American Journal of Public Health*. L'article établit que l'obligation de travailler debout imposée à la plupart des caissières en Amérique du Nord est synonyme d'inconfort et de douleurs et que l'accès à un banc pour s'asseoir de temps à autre réduit grandement ces problèmes. Fallait-il vraiment une étude scientifique pour reconnaître cette évidence ? Karen Messing sourit. « Toutes les caissières savent qu'être debout fait plus mal, dit-elle, mais la science ne le savait pas. »

Auteure de dizaines d'articles scientifiques et de plusieurs ouvrages, dont *La Santé des travailleuses : la science est elle aveugle ?*, traduit en six langues, Karen Messing a contribué à mettre sur pied en 1993 le groupe de recherche L'invisible qui fait mal. La mission de cette équipe multidisciplinaire : révéler le caractère pénible de certaines tâches accomplies par les femmes et donner à ces dernières des munitions pour revendiquer leurs droits en santé et sécurité au travail. C'est essentiellement à partir des travaux réalisés par L'invisible qui fait mal que Karen Messing et ses coauteures, la chercheuse France Tissot de l'UQAM et la Dre Susan Stock de l'Institut national de santé publique, ont rédigé l'article paru dans la revue scientifique américaine.

Debout contre la douleur

L'ergonome s'intéresse au sort des employées forcées de travailler debout depuis la fin des années 1980. À l'époque, une caissière de Port-Cartier avait porté plainte contre son employeur, qui refusait de lui fournir un banc. Nicole Vézina, une collègue ergonome qui a joué un rôle important dans la carrière de Karen Messing, avait témoigné pour démontrer que le travail de la caissière pouvait raisonnablement être effectué en position assise. « La Loi sur la santé et la sécurité au travail obligeait l'employeur à mettre des chaises ou des bancs à la disposition des travailleurs lorsque la nature de leur travail le permettait », explique la chercheuse.

Ce sont en général des vendeuses, des serveuses, des caissières, des personnes au bas de l'échelle que l'on oblige à travailler debout. « Les hommes aussi travaillent debout, note l'ergonome, mais les femmes sont plus nombreuses à travailler dans une position immobile pendant de longues heures, sans possibilité de s'asseoir pour se reposer. » Pourquoi les en empêche-t-on ? Cela fait partie de la mentalité nord-américaine d'exiger du personnel qui sert le public qu'il travaille debout. « Ce n'est pas comme ça en Europe, ni en Amérique latine, en Afrique ou en Asie, observe Karen Messing. Pourquoi une employée devrait-elle souffrir pour le plaisir de la clientèle ? »

Lutter à fond de train

Karen Messing a toujours mis ses compétences au service de la protection des travailleuses, et ce, dès ses débuts à l'UQAM en 1976. Elle participait alors, avec sa complice environnementaliste Donna Mergler, aux travaux du groupe de recherche CINBIOSE, axés sur une approche écosystémique de la santé. Mais c'est comme spécialiste de la génétique moléculaire (domaine dans lequel elle a obtenu son doctorat à l'Université McGill), et non comme ergonome, qu'elle a entrepris sa carrière. Ses travaux sur les effets mutagènes des radiations sont d'ailleurs toujours cités dans la presse scientifique.

Dans les années 1980, alors qu'elle étudie l'exposition aux radiations des techniciens en radiologie, poste occupé majoritairement par des femmes, elle s'aperçoit que les travailleuses souffrent davantage de leurs conditions de travail qui s'alourdissent que du niveau de radiation relativement faible auquel elles sont exposées.

Pour cette chercheuse, la misère quotidienne des travailleuses constitue un sujet scientifique aussi noble que la biologie moléculaire. En 1990-1991, elle prend une année sabbatique afin d'étudier au Laboratoire d'ergonomie du Conservatoire national des arts et métiers de Paris. Au grand dam de son directeur de recherche, pour qui le travail n'a pas de sexe, elle propose une étude sur les femmes employées des chemins de fer qui prouvera l'existence d'une division sexuelle des tâches.

Lorsqu'il est question de travail physique, une discrimination s'établit très souvent entre hommes et femmes, observe-t-elle. « Dans un hôpital montréalais que j'ai étudié, l'entretien sanitaire était autrefois divisé en deux catégories : les travaux lourds et les travaux légers, ces derniers étant moins bien payés. En pratique, même si ce n'était écrit nulle part, les hommes faisaient les travaux lourds et les femmes, les travaux légers. Les travaux lourds ? Cela comprenait des tâches comme passer l'aspirateur. Et les travaux légers ? Se mettre à genoux pour laver les toilettes ! » Grâce au syndicat, mené à l'époque par Claudette Carbonneau, la division des tâches et la différence de salaire ont été abolies.

Féministe depuis qu'elle a lu, à 20 ans, *La Femme mystifiée* de Betty Friedan, Karen Messing refuse qu'on la fasse passer pour une héroïne et met constamment à l'avant-scène le travail de ses collaboratrices, avec qui elle travaille en toute solidarité : l'équipe syndicale formée de membres de la CSQ, de la CSN et de la FTQ, des chercheuses et des collaboratrices universitaires, des professionnelles de recherche ainsi que des étudiantes et des étudiants. Mais il y a quand même quelques victoires dont elle est fière. Dans les années 1980, des employées du Canadien National revendiquaient devant la Commission des droits de la personne le droit d'être serre-freins, c'est-à-dire responsables de la manœuvre des freins qui ne dépendent pas de la locomotive. « Les femmes échouaient à un test qui consistait à transporter une charge sur une certaine distance, explique Karen Messing. Or, on a démontré que ce n'était pas du tout nécessaire d'être capable de faire cela pour accomplir le travail. »

En 1999, des travaux menés avec une collègue de l'Ontario sur la façon dont la force physique est évaluée dans les tests d'embauche ont été cités dans un jugement de la Cour suprême du Canada. Une pompière de la Colombie-Britannique qui avait perdu son emploi parce qu'elle avait échoué à un test de qualification instauré après son embauche réclamait d'être réintégrée dans le corps des pompiers. « Dans les secteurs d'emploi non traditionnels pour les femmes, les outils, les exigences physiques, tout est conçu en fonction du corps moyen d'un homme nord-américain, observe la chercheuse. Or, c'est très bien de courir vite quand on est pompier, mais c'est aussi un atout de savoir travailler en équipe, une qualité des femmes qui est bien peu souvent évaluée dans les tests d'embauche. » La pompière a gagné sa cause.

> « Dans les secteurs d'emploi non traditionnels pour les femmes, les outils, les exigences physiques, tout est conçu en fonction du corps moyen d'un homme nord-américain. »
>
> **Karen Messing**

Des combats à continuer

Même si elle s'apprête à prendre sa retraite de l'enseignement cet été, Karen Messing n'a pas l'intention de déposer les armes. Cette battante qui a gagné deux triathlons en 2006, cette cycliste qui enfourche sa bécane pour se

rendre au travail en plein mois de janvier demeurera codirectrice de L'invisible qui fait mal. Elle se consacrera dorénavant davantage à la recherche de terrain, ce qui fait son bonheur. Responsable du comité Gender and Work de l'Association internationale d'ergonomie, active dans une cinquantaine de pays, elle compte également poursuivre la sensibilisation aux questions liées à la division sexuelle du travail et aux effets de la conciliation travail-famille sur l'organisation du travail.

Mère de deux jeunes hommes et grand-mère, avec son *chum* Pierre Sormany – le rédacteur en chef de l'émission *Découverte* –, de cinq petits-enfants qu'elle adore, Karen Messing s'indigne qu'on oblige des jeunes parents à travailler dans des commerces ouverts toute la nuit. « Peut-on m'expliquer qui a véritablement besoin de pouvoir s'acheter une côtelette à 3 h du matin ? » demande-t-elle.

Dans la salle de réunion attenante à son bureau, un petit tableau représente un pied déformé, enflé, prêt à exploser. Depuis une vingtaine d'années, la chercheuse s'est mise à la peinture, comme sa mère, artiste peintre et féministe avant l'heure. Si elle poursuit ses recherches avec enthousiasme, elle s'avoue parfois un peu découragée. « Avec l'automatisation, le rapport de force n'est pas en faveur des caissières », souligne-t-elle avant de s'inquiéter de la déshumanisation associée à l'envahissement des nouvelles technologies dans l'univers du travail. « Toutes les personnes qui font du télétravail sont très isolées, dit-elle. Dans le milieu de la santé, les logiciels utilisés pour établir les horaires ne tiennent absolument pas compte des facteurs humains. » Des raisons supplémentaires de ne pas s'arrêter. ..

UNE SENSIBILITÉ ACCRUE

En 2000, quand nous avons interrogé Karen Messing sur les problèmes des travailleuses, elle ne voyait pas une énorme ouverture à leur endroit chez les chercheurs en santé au travail. Huit ans plus tard, nous lui avons posé la même question : « Je suis heureuse d'y répondre, dit-elle, parce que les choses ont évolué. Sur la scène internationale, les deux plus importantes associations en santé au travail, le Congrès international de santé au travail et l'Association internationale d'ergonomie, ont mis sur pied des comités scientifiques sur les femmes. C'est le reflet d'une préoccupation plus grande. » Autre signe probant : les articles scientifiques portant sur le travail des femmes, autrefois relégués aux publications marginales, paraissent aujourd'hui dans des revues prestigieuses, qui consacrent même des numéros spéciaux à la question.

LES PRIX DU QUÉBEC

LES PRIX DU QUÉBEC Détails au www.prixduquebec.gouv.qc.ca Québec

rendre au travail en plein mois de janvier demeurera codirectrice de L'invisible qui fait mal. Elle se consacrera dorénavant davantage à la recherche de terrain, ce qui fait son bonheur. Responsable du comité Gender and Work de l'Association internationale d'ergonomie, active dans une cinquantaine de pays, elle compte également poursuivre la sensibilisation aux questions liées à la division sexuelle du travail et aux effets de la conciliation travail-famille sur l'organisation du travail.

Mère de deux jeunes hommes et grand-mère, avec son *chum* Pierre Sormany – le rédacteur en chef de l'émission *Découverte* –, de cinq petits-enfants qu'elle adore, Karen Messing s'indigne qu'on oblige des jeunes parents à travailler dans des commerces ouverts toute la nuit. « Peut-on m'expliquer qui a véritablement besoin de pouvoir s'acheter une côtelette à 3 h du matin ? » demande-t-elle.

Dans la salle de réunion attenante à son bureau, un petit tableau représente un pied déformé, enflé, prêt à exploser. Depuis une vingtaine d'années, la chercheuse s'est mise à la peinture, comme sa mère, artiste peintre et féministe avant l'heure. Si elle poursuit ses recherches avec enthousiasme, elle s'avoue parfois un peu découragée. « Avec l'automatisation, le rapport de force n'est pas en faveur des caissières », souligne-t-elle avant de s'inquiéter de la déshumanisation associée à l'envahissement des nouvelles technologies dans l'univers du travail. « Toutes les personnes qui font du télétravail sont très isolées, dit-elle. Dans le milieu de la santé, les logiciels utilisés pour établir les horaires ne tiennent absolument pas compte des facteurs humains. » Des raisons supplémentaires de ne pas s'arrêter. ::

UNE SENSIBILITÉ ACCRUE

En 2000, quand nous avons interrogé Karen Messing sur les problèmes des travailleuses, elle ne voyait pas une énorme ouverture à leur endroit chez les chercheurs en santé au travail. Huit ans plus tard, nous lui avons posé la même question : « Je suis heureuse d'y répondre, dit-elle, parce que les choses ont évolué. Sur la scène internationale, les deux plus importantes associations en santé au travail, le Congrès international de santé au travail et l'Association internationale d'ergonomie, ont mis sur pied des comités scientifiques sur les femmes. C'est le reflet d'une préoccupation plus grande. » Autre signe probant : les articles scientifiques portant sur le travail des femmes, autrefois relégués aux publications marginales, paraissent aujourd'hui dans des revues prestigieuses, qui consacrent même des numéros spéciaux à la question.

LES PRIX DU QUÉBEC

Qu'est-ce que ces femmes ont en commun ?
Elles sont lauréates des Prix du Québec.

Les Prix du Québec récompensent chaque année des personnalités marquantes des domaines culturel et scientifique.

Faites en sorte qu'une femme exceptionnelle reçoive pour l'ensemble de sa carrière la plus haute distinction décernée par le gouvernement du Québec.

Proposez une candidature aux Prix du Québec 2008 d'ici le 11 avril.

LES PRIX DU QUÉBEC Détails au www.prixduquebec.gouv.qc.ca Québec

:: Gazette
DES FEMMES

INFO-ABONNEMENT

4 façons simples de s'abonner

:: PAR TÉLÉPHONE
1 800 665-5372

:: PAR INTERNET
www.gazettedesfemmes.com

:: PAR TÉLÉCOPIEUR
514 333-9795

:: PAR LA POSTE
Gazette des femmes
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3

Vous pouvez maintenant effectuer toutes vos transactions par **Internet**.

www.gazettedesfemmes.com a été conçu pour vous faciliter la vie ! Gérez en ligne toutes les questions concernant votre abonnement.

C'est **sécuritaire**, **facile** et **rapide** !

:: Pour que la *Gazette des femmes* vous suive partout...
Modifiez votre adresse postale ou courriel par Internet. Pourquoi ne pas en profiter pour renouveler votre abonnement ? Vous éviterez de recevoir plusieurs avis et vous contribuerez ainsi à la protection de l'environnement.

:: Offrez un abonnement-cadeau.

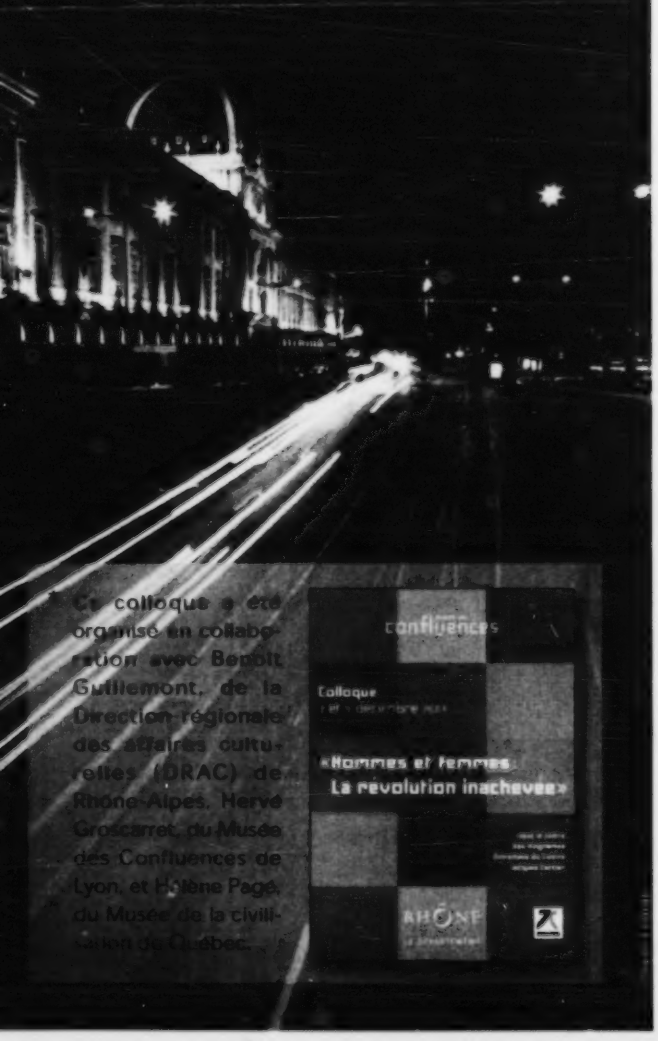
:: Consultez votre compte d'abonnée et la date d'échéance de votre abonnement.

Publiée cinq fois par année, la *Gazette des femmes* vous renseigne sur la vie des femmes d'ici et d'ailleurs !

Recevez un numéro d'essai **gratuit** et abonnez-vous !

Seulement **1,50 $**
le numéro (plus taxes)

RÉVOLUTION : ÉTAT DES LIEUX



Ce colloque a été organisé en collaboration avec Benoît Guillemont, de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) de Rhône-Alpes, Hervé Groscarret, du Musée des Confluences de Lyon, et Hélène Pagé, du Musée de la civilisation du Québec.

La question du féminin et du masculin était au cœur du colloque *La Révolution inachevée*, tenu en décembre lors des Entretiens Jacques Cartier, à Lyon. Compte rendu des faits saillants par deux organisatrices de cet événement enflammé.

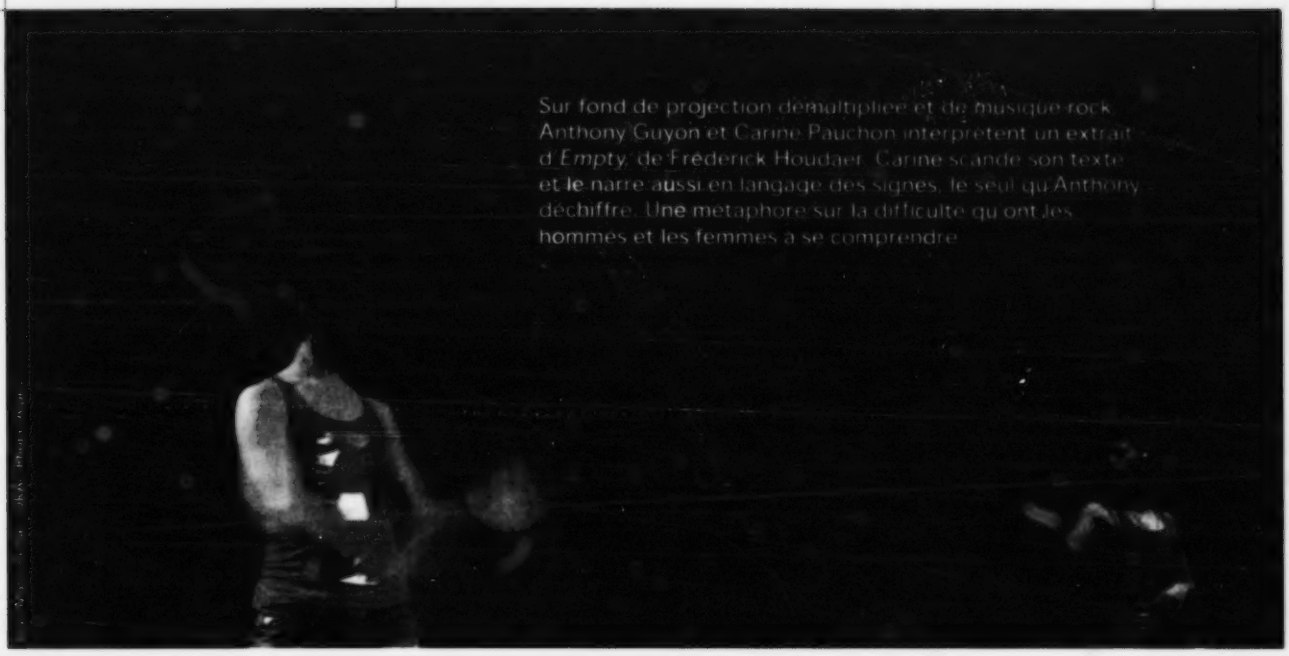
par Ariane Émond et Françoise Guénette

Tous les mois de décembre depuis 20 ans, la belle ville de Lyon accueille les Entretiens Jacques Cartier, des échanges d'intellectuels français et québécois. En 2007 s'est glissée, entre des colloques très pointus sur les grandes caisses de retraite ou les nanotechnologies, une discussion de deux jours sur le masculin et le féminin : *La Révolution inachevée*. De l'égalité telle que la perçoivent les ados montréalais et bourguignons à la vision philosophique de Michela Marzano, le programme ne manquait pas d'air.

Nous y étions, à cette rencontre outre-mer. Nous l'avions même co-organisée*. Tenter de résumer des heures de propos passionnants serait un exercice périlleux. Nous vous en proposons plutôt un survol en différé…

Vu de l'Observatoire

Emmanuelle Latour est secrétaire générale de l'Observatoire de la parité entre les femmes et les hommes, directement rattaché au Service du premier ministre, à Paris. Elle lance le bal et accuse avec un bel aplomb : en France, la nouvelle répartition des rôles entre hommes et femmes, qui progresse dans l'emploi, piétine dans la sphère domestique, où les femmes continuent d'être les pourvoyeuses du *care* (comme disent les Français !), c'est-à-dire des soins aux autres. Au lieu de multiplier les modèles, au lieu de mieux partager les responsabilités, on valorise les rôles binaires, complémentaires, stéréotypés des hommes et des femmes, avec la complicité d'une science partiale en faveur du biologique. Et puis, ajoute-t-elle, il y a cet « universalisme républicain bien français, prétextant que chacun est égal » : à quoi bon, alors, faire de l'analyse différenciée selon les sexes quand on veut mesurer les effets des politiques publiques, par exemple ?



Sur fond de projection démultipliée et de musique rock Anthony Guyon et Carine Pauchon interprètent un extrait d'*Empty*, de Frédérick Houdaer. Carine scande son texte et le narre aussi en langage des signes, le seul qu'Anthony déchiffre. Une métaphore sur la difficulté qu'ont les hommes et les femmes à se comprendre.

Ah ! ces ados !

La Québécoise Christine Fréchette et la Française Christine Burtin Lauthe ont poussé bien des exclamations en compilant les résultats de deux démarches similaires qu'elles ont menées auprès de 400 jeunes de 14 à 16 ans, une moitié bourguignonne, l'autre québécoise. Leur objectif : découvrir comment ces jeunes perçoivent l'égalité des sexes dans leur société respective et les images renvoyées par les médias. Leur récolte préliminaire étonnera autant les quelque 150 participantes du colloque !

Les plus grandes divergences ? La famille apparaît plus égalitaire au Québec qu'en France. Les jeunes Québécois, gars et filles, y seraient traités de manière plus équitable, y compris sur le plan de l'encouragement dans une voie professionnelle. Un exemple bien précis : les métiers non traditionnels, mieux acceptés par les jeunes d'ici. Leurs homologues français notent le peu d'ouverture de leurs familles et de leurs institutions scolaires à encourager les filles à choisir des métiers autrefois réservés aux garçons. Pour Christine Burtin Lauthe, ce n'est pas sans conséquence et l'Éducation nationale devrait le comprendre : « Dans 5, 10, 15 ans, ces jeunes Françaises seront peut-être seules avec leurs enfants. Elles peineront à atteindre une autonomie financière si on les a poussées dans des filières féminines étriquées, généralement moins bien rémunérées et souvent peu adaptées aux futurs besoins du marché. »

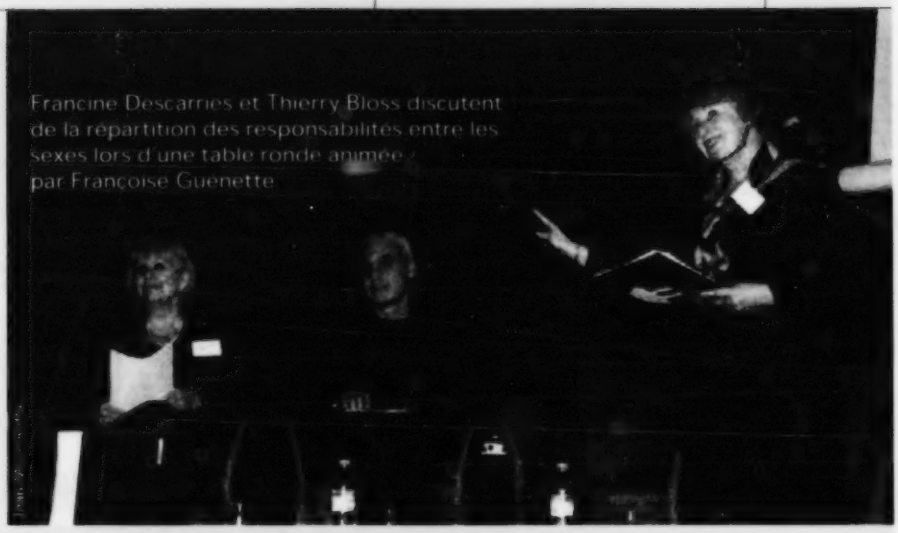
Les ressemblances, maintenant ? Au Québec comme en France, les jeunes accolent au féminisme une image négative et considèrent ce mouvement égalitaire comme dépassé. Paradoxalement, ils expriment le même ras-le-bol devant les images stéréotypées, empreintes de domination et copiées de la porno, que leur déversent clips et jeux vidéo. « Les gars et les filles en ont marre de tout ce sexe mur à mur, de cette profusion de caricatures dévalorisantes et réductrices des deux sexes », notent les deux Christine, qui ont bien senti la fatigue et le désarroi palpable des jeunes. « Les parents doivent intervenir, leur prêter main-forte. »

> « Les gars et les filles en ont marre de tout ce sexe mur à mur, de cette profusion de caricatures dévalorisantes et réductrices des deux sexes. »
> **Christine Fréchette et Christine Burtin Lauthe**

La présentation suivante étonne autant, alors que Fanny Lignon, professeure de cinéma à Lyon, décortique, images à l'appui, un jeu vidéo populaire meublé de lutteurs sanguinaires et de lutteuses hyper musclées. Des tonnes de stéréotypes, une violence codifiée, une sexualisation caricaturale… Mais en même temps, souligne-t-elle, ce type de jeu offre au jeune, gars ou fille, la possibilité libératrice de jouer tous les rôles ! La discussion avec la salle aurait pu continuer trois heures durant…

Christine Fréchette et al., *Mémoire sur l'égalité entre les femmes et les hommes*, Commission des affaires sociales, Assemblée nationale du Québec, 25 janvier 2005

Fanny Lignon, *L'Image de la femme dans les jeux vidéo de combat*, L'Harmattan, 2005



Francine Descarries et Thierry Bloss discutent de la répartition des responsabilités entre les sexes lors d'une table ronde animée par Françoise Guénette

Les nouvelles règles

Dans les sphères privée et publique, les rôles sont-ils répartis plus également qu'auparavant entre les sexes ? Trois sociologues et une psychologue sont vite tombés d'accord avec Emmanuelle Latour, de l'Observatoire : c'est dans la vie privée – entre autres dans la parentalité et la sexualité – que les masques tombent et que se reproduisent, comme de pervers petits lapins, les pires comportements. Même les politiques publiques, supposées appuyer l'égalité formelle, ont souvent comme effet pernicieux de conforter les stéréotypes, constate le sociologue Thierry Bloss. « Par essence, les femmes sont ceci et les hommes cela : la même idée imprègne les individus, les fonctionnaires et les politiques publiques. Pour les employées de l'État aussi, les femmes sont les parents les plus compétents… »

Au Québec également, les mentalités évoluent moins vite que les lois, rappelle Francine Descarries, sociologue à l'UQAM. Malgré une « mixité sociale sans précédent », trop de zones d'incertitude persistent : choc des modèles, déconstruction des familles, violences sexuelles, pauvreté. La famille demeure une valeur refuge, mais le partage des tâches entre le père et la mère y demeure virtuel. La chercheuse glisse deux chiffres foudroyants : « En 1998, les Québécoises consacraient à ce travail invisible 580 heures de plus que leur conjoint par année, les Françaises, 680 de plus… Sept ans plus tard, les dernières études disent que ça n'a pas bougé. » Et seulement 10 % des nouveaux pères partagent vraiment le congé parental d'un an. « Ceux qui ne le partagent pas gardent argent et pouvoir, mais perdent beaucoup d'intimité avec leur enfant. »

> « Les nouveaux pères qui ne partagent pas le congé parental gardent argent et pouvoir, mais perdent beaucoup d'intimité avec leur enfant. »
> **Francine Descarries**

Il y a asymétrie parentale mais aussi amoureuse, ajoute Michel Bozon, sociologue et auteur, pour qui « la sexualité est l'interprète des inégalités du monde social, le bastion même de l'asymétrie ». Rien d'organique ou de psychologique là-dedans : selon les études qu'il cite, c'est d'abord à cause de la culture ambiante qu'hommes et femmes de tous âges continuent de percevoir différemment l'amour, le sexe, le désir. Et c'est pourquoi ça change si peu : les hommes persistent

à vouloir du sexe sans amour, plus de jeunes consomment de la porno, les filles ont encore un premier rapport sexuel par amour (trop tôt, disent-elles ensuite), et les garçons par curiosité. Et les femmes, fréquemment, baisent sans désir.

Coïncidence ? Annick Houel, psychologue sociale, utilise aussi le terme *asymétrie* dans son analyse des crimes soi-disant passionnels : « Des hommes (plus de 80 % des cas) qui tuent pour ne pas être quittés, des femmes qui tuent pour n'être plus maltraitées. » Elle a observé que les meurtres conjugaux surviennent le plus souvent chez des couples dont les deux partenaires fonctionnent sur un modèle d'inégalité entre les sexes, ont intériorisé cette asymétrie dite « naturelle ». Des hommes très traditionalistes, autoritaires, attachés au travail, à la virilité, à l'honneur, pour qui la femme doit rester dans la sphère domestique. Des femmes élevées dans le même genre d'environnement sexiste, autoritaire, sinon violent. Et cela, précise-t-elle, peu importe la culture d'origine.

Thierry Bloss, *Les Liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, PUF, 1997; *La Dialectique des rapports hommes-femmes* (dir.), PUF, 2001

Michel Bozon, *La Formation du couple : textes essentiels pour la sociologie de la famille*, La Découverte, 2006

Francine Descarries, *Espaces et temps de la maternité* (dir.), Les éditions du remue-ménage, 2002

Annick Houel, *Crime passionnel, crime ordinaire*, PUF, 2003

Au nom de la culture

On ne pouvait l'éviter, cette question ! Quelle est la part de la culture, de la tradition, du poids religieux ou colonial dans l'accès à l'égalité et à la liberté ? Par leur réflexion costaude, trois intervenantes ont suscité le débat.

La cinéaste et journaliste Nadia Zouaoui, du Québec, connaît bien les réalités du Maghreb. Elle parle avec éloquence du « défi de se reconstruire une identité de femme libre et indépendante quand on vient d'une culture où les femmes ont intériorisé leur infériorité, où leur identité vient des hommes – fille de, femme de… –, où un code social strict les enferme à la maison ». L'extrait de son documentaire *Le Voyage de Nadia* (ONF, 2006), boudé en France, bouleverse tellement l'assistance qu'on devra le diffuser en entier à l'heure du lunch.

La Belge Paule Bouvier, professeure de sciences politiques et spécialiste de la colonisation de l'Afrique, secoue à son tour l'auditoire en dénonçant les effets pervers des images médiatiques. On victimise à l'excès les femmes africaines, « victimes de conflits armés, de pratiques ancestrales rétrogrades, etc., dit-elle. Bien sûr, c'est une part de la réalité, mais c'est davantage une falsification de la réalité, car l'immense majorité d'entre elles sont les piliers de l'économie. Ce sont des femmes impliquées, dotées d'une expertise et d'un savoir-faire que les pouvoirs locaux et internationaux refusent de leur reconnaître ».

LES FEMMES ET L'ARGENT

UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC, DU 1er AU 7 JUIN 2008

Pour sa sixième édition
L'UNIVERSITÉ FÉMINISTE D'ÉTÉ
vous convie à une semaine intensive d'échanges et de débats sur les femmes et l'argent en compagnie d'une brochette de conférencières et conférenciers dynamiques œuvrant dans divers milieux et disciplines.

- Aucun préalable
- Reconnaissance officielle sous forme d'unités de formation continue ou de crédits de 1er ou 2e cycle
- Tarif réduit pour étudiantes, étudiants et membres de groupes de femmes

TARIFS, FORMULAIRE ET MODALITÉS
www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete

RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES
Université féministe d'été
Pavillon Charles-De Koninck
Bureau 1475J • Université Laval
Québec (Québec) • G1K 7P4
418 656-2131, poste 8930
université-feministe-ete@fss.ulaval.ca

L'Université féministe d'été est une initiative du Diplôme d'études supérieures spécialisées en études féministes (30 crédits, 2e cycle).
Pour une description du programme : www.ulaval.ca/sg/PR/C2/530A.html

Sociologue de Toulouse et spécialiste des rapports sociaux de sexe, Nicky Le Feuvre rappelle ensuite les grandes variations socio-historiques entourant l'égalité. Quel que soit le contexte culturel, le sexe des individus est LE critère utilisé pour structurer les activités quotidiennes dans le marché de l'emploi, la sphère privée et l'expression de la citoyenneté. Partout et toujours. « Tant et aussi longtemps que la prise en charge de la dépendance – enfants en bas âge, malades, personnes âgées ou handicapées – est assignée de manière prioritaire aux femmes, dit-elle, tant que le filtre de la complémentarité naturelle va dominer les esprits, les débats, les actions, la révolution égalitaire a peu de chances d'aboutir à une réelle transformation des relations entre les sexes. »

> Envoyez votre garçon jouer dehors, il aura plus d'habiletés spatiales. Laissez votre fille parler des heures avec ses poupées, elle développera vite son langage.
> **Catherine Vidal**

Paule Bouvier, *Le Dialogue intercongolais*, L'Harmattan, 2004

Nicky Le Feuvre, « Le Genre comme outil d'analyse sociologique », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, 2003

La science et nous

Comment la biologie, la philosophie et la psychologie envisagent-elles la question du féminin et du masculin ? Les réponses sont cette fois plus contrastées que complémentaires; il y aura même quelques flammèches. C'est que le débat désormais centenaire entre nature et culture, poids du cerveau et poids des traditions demeure bien sensible.

Pour Catherine Vidal, célèbre neurobiologiste de l'Institut Pasteur, le cerveau n'a pas de sexe, et son poids ne détermine pas l'intelligence plus que les comportements. La variabilité est d'abord individuelle, explique-t-elle à l'aide de l'imagerie cérébrale et de méta-analyses récentes : nous sommes tous uniques. 90 % des synapses se forment après la naissance et c'est l'expérience qui modifie le cerveau, étonnamment plastique. Envoyez votre garçon jouer dehors, il aura plus d'habiletés spatiales. Laissez votre fille parler des heures avec ses poupées, elle développera vite son langage. Bref, les différences entre les sexes sont d'abord socioculturelles, forgées par les classes sociales et les idéologies – quoi qu'en ait dit une science souvent partiale, dans le passé, à l'égard des Noirs, des pauvres, des femmes.

« Non, l'explication doit impliquer la biologie », riposte le psychologue québécois Richard Cloutier, pour qui les différences biologiques sont réelles et l'effet de genre fondamental en psychologie. Armé lui aussi d'études et de données statistiques, il rappelle qu'hommes et femmes ne socialisent pas, ne s'expriment pas, ne luttent pas de la même façon. En détresse, par exemple, les femmes se replieront vers la dépression, alors que les hommes, « analphabètes émotionnels », multiplieront les conduites antisociales : toxicomanies, délinquance, suicide, accidents. Plus vulnérables parce qu'ayant intériorisé le stéréotype du pouvoir masculin, les mâles de l'espèce seraient aussi plus nombreux à développer certaines maladies.

Maria Nengeh Mensah, professeure et chercheuse à l'UQAM, amène le point de vue de ce qu'elle nomme la troisième vague du féminisme. Plusieurs

jeunes femmes, influencées par les idéologies « post » (-féminisme, -modernisme, *queer*, etc.) et souvent branchées sur les nouvelles technologies, font éclater les catégories. Elles revendiquent une identité plus complexe, multiple, fragmentée. Finis les schémas uniformisants, les vieilles dichotomies : elles redéfinissent « leur » féminisme, mais aussi leur rapport au corps en explorant une pluralité de pratiques et d'identités sexuelles.

La « querelle du dualisme », avec ses oppositions binaires – corps-esprit, raison-émotion, masculin-féminin… –, a aussi été entretenue par les philosophes au prix de « l'effacement du corps et de la femme », admet volontiers Michela Marzano. Comment sortir de ces oppositions réductrices ? Comment combattre l'inégalité en protégeant la différence ? Pour la philosophe et auteure du *Dictionnaire du corps*, si le genre est construit, le sexe est donné.

DES ARTISTES
QUI EXPLORENT

Avec le colloque, nous voulions créer un lieu de débat énergique et original : une quinzaine d'artistes côtoyaient donc chercheuses et penseurs dans un véritable regard croisé. « Slameuses », gens de théâtre et de multimédia, musiciens et danseuses hip-hop ont exploré à leur façon les rapports mouvants de pouvoir, de méfiance et d'affection entre femmes et hommes. Ruptures de ton parfois déstabilisantes, ces performances ont entraîné l'esprit dans des directions inattendues.

Jean-Marie Rolfo

Dialogue à l'aveuglette

C'était un pari fou. Deux dramaturges, la Montréalaise Fanny Britt et le Lyonnais Frédérick Houdaer, ont accepté d'écrire à quatre mains une histoire transatlantique, sans que jamais photo ou coup de fil ne soit échangé entre eux. Traversé par l'air de Trenet « Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? », élaboré par courriel au fil de l'automne, leur texte criant de vérité est lu en trois temps, la seconde journée du colloque. Le cœur serré, on suit une heure de la vie d'un couple sur le point de rompre, interprété par Frédérick Houdaer et la jeune actrice québécoise Christine Bellier, installée à Paris. La femme se prépare à un avortement, sans en parler à son conjoint désillusionné qui, elle l'ignore, s'apprête à la quitter ce jour-là. Le pari, risqué, est relevé avec brio. Et cette chanson légère sur le bonheur ne résonnera plus jamais de la même manière à nos oreilles.

Jean-Marie Rolfo

« Slameuses » de choc

Leurs noms, déjà, intriguent. Barbie tue Rick, une Française blonde et faussement frêle, mitraille les jeux de mots à la Sol pour dénoncer radicalement le capitalisme d'airain, le libéralisme sexuel qui nous floue, les images de « geishas pornographiées », les « académie-chiens » et cette « primiparité » qui l'éloigne de la parité… jusqu'à rêver, entre le masculin et le féminin, d'un « interstice où des liens se tissent ». En alternance, la brune Québécoise D. Kimm, orfèvre du *spoken word* et directrice du Festival Voix d'Amériques, scande, authentique et sans pudeur, l'espérance d'une vraie rencontre amoureuse, toutes différences acceptées.

On peut déconstruire le premier en décortiquant les stéréotypes de la porno *hard* ou la norme hétérosexuelle, mais on ne peut pas déconstruire le sexe. Ce serait nier le corps, qui est à la fois soi et à soi.

Richard Cloutier, *Les Vulnérabilités masculines, une approche biopsychosociale*, Éditions de l'Hôpital Sainte-Justine, 2004

Maria Nengeh Mensah, *Dialogues sur la 3e vague féministe*, Les éditions du remue-ménage, 2005

Michela Marzano, *Dictionnaire du corps* (dir.), PUF, 2007

Catherine Vidal, *Hommes et femmes : avons-nous le même cerveau ?*, Le Pommier, 2007; *Féminin/Masculin. Mythes et idéologies* (dir.), Belin, 2006

Hypothèse confirmée

Après deux jours de fiévreuses discussions, le diagnostic est plus clair que jamais : cette révolution fabuleuse, cette lutte pour l'égalité réelle entre les femmes et les hommes est inachevée. Et c'est d'abord dans l'intimité de nos couples, de nos amours, de nos maisons qu'il faut la poursuivre, avec vigilance, passion et humour. Nous valons bien cela. ::

Dans *Échos de femmes*, cinq adolescentes dirigées par la chorégraphe Kadia Faraux dansent la désarticulation de leur vie, la souffrance des banlieues, la difficulté de se faire respecter.

Jean-Marie Reffle / DRAC Rhône-Alpes

Le **8 mars** rappelle les événements historiques qui ont contribué à faire reconnaître les droits des femmes partout dans le monde. Les Québécoises ont participé à ces luttes avec une telle ferveur et une telle conviction que le principe d'égalité entre les femmes et les hommes est devenu une valeur chère à notre société. C'est pourquoi le gouvernement du Québec propose d'amender la **Charte des droits et libertés de la personne** afin que ce principe y soit introduit et que, plus jamais, il ne soit remis en question.

En cette **Journée internationale des femmes**, je me réjouis que nous tendions collectivement vers une véritable égalité par la concrétisation des mesures contenues dans le premier plan d'action triennal de la politique gouvernementale ***Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait***.

En matière de **lutte contre la violence faite aux femmes**, notre gouvernement poursuit la mise en œuvre du Plan d'action 2004-2009 en matière de violence conjugale et déposera bientôt le prochain plan d'action en matière d'agression sexuelle. Également, les femmes intéressées par un **poste de décision** peuvent désormais obtenir formation et soutien au Centre de développement Femmes et gouvernance de l'École nationale d'administration publique. Celles qui veulent participer davantage au **développement** de leur **région** pourront bientôt le faire grâce à des ententes conclues avec les conférences régionales des élus. Enfin, hommes et femmes profiteront des avantages des décisions prises à la lumière de l'analyse **différenciée** selon les sexes.

En 2008, au Québec, la Journée internationale des femmes marque la première édition des Prix Égalité, remis afin de récompenser différents projets qui ont contribué à l'avancement de l'égalité. Aussi, en ce jour si particulier, symbole de luttes et de victoires, de gains et de défense constante des acquis, je vous invite à célébrer cette valeur fondamentale si fragile de même qu'à souligner la contribution de toutes les personnes qui poursuivent avec conviction l'objectif de l'égalité de fait.

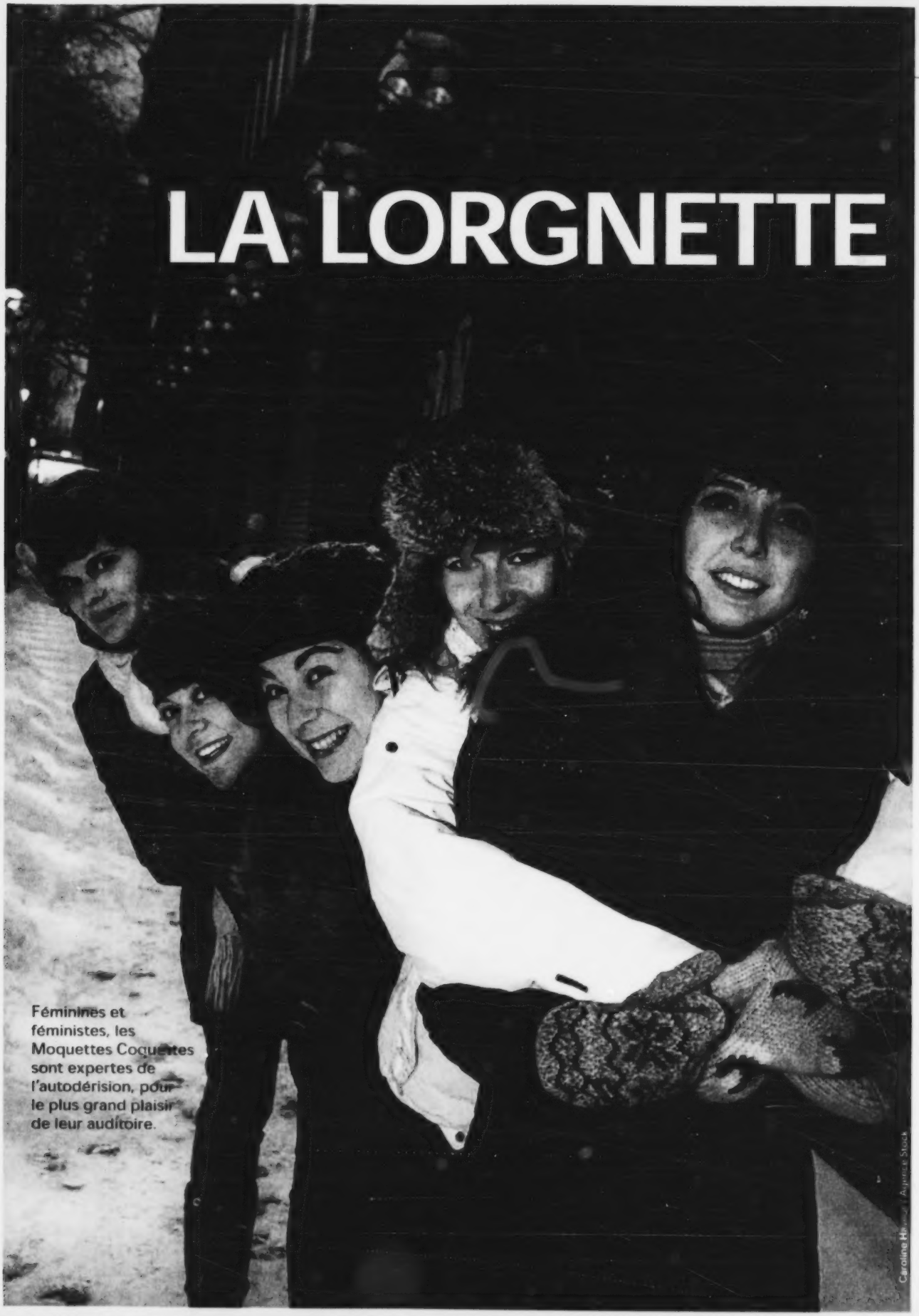
Bonne Journée internationale des femmes 2008!

La ministre de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine,

Christine St-Pierre

Québec

LA LORGNETTE



Féminines et féministes, les Moquettes Coquettes sont expertes de l'autodérision, pour le plus grand plaisir de leur auditoire.

Caroline H... / Agence Stock

DES MOQUETTES

Les Moquettes Coquettes, c'est un ton, mi-cynique, mi-bon enfant, ainsi qu'un regard démultiplié sur les petites et grandes bêtises qui nous enragent ou nous font crouler de rire. Un savoureux mélange d'engagement et de superficialité. Exploration de la planète femme par cinq lorgnettes impénitentes.

par Ariane Émond

« Performeuses », filles de radio et bêtes de scène, Marianne, Evelyne, Valérie, Marie-Hélène et Laurence sont toutes dans la mi-vingtaine. Soudées par l'amitié et leur projet de filles depuis cinq ans, les Moquettes Coquettes forment un cocktail rose fuchsia de charmantes effrontées, sur fond de féministes *soft* et de croqueuses de musique actuelle. Leur credo n'a que deux dogmes : le droit de tout dire sur la fêêêêmme d'aujourd'hui et un appétit pour le plaisir qui croît impunément.

Les Moquettes collaborent à tous les types de médias (Web, radio, télé, journaux) et constituent un alliage – et une alliance ! – inclassable de jeunes féministes qui revendiquent l'engagement et la superficialité ! Elles ont 25, 26 ans, font de la radio communautaire, montent des spectacles échevelés, endossent des causes, écrivent beaucoup. La musique émergente les passionne toutes les cinq. Elles rêvent aussi à l'unisson d'une vie de famille tricotée serré et d'avoir leur *show* de télé. Chose certaine, elles sont déterminées à dire avec force dérision combien le monde et les femmes ont encore besoin de changer.

Ces belles délurées chantent, se trémoussent, « sketchent », parodient et rigolent énormément tout au long des dizaines d'heures qu'elles passent ensemble chaque semaine. Elles sont devenues amies et complices à l'UQAM, au temps béni où elles faisaient leur « bac en comm ». « Oui, oui, on est de vraies amies. Et on est tellement tannées de répondre que ben non, on ne se chicane pas sans arrêt ! Si vous saviez comme cette idée a la vie dure, qu'une *gang* de filles qui bossent ensemble, ça doit être l'enfer ! » ricane Marie-Hélène.

Elles sont déterminées à dire avec force dérision combien le monde et les femmes ont encore besoin de changer.

C'est d'abord un projet de radio étudiante à CHOQ.FM qui les a soudées et mises au monde en 2002 autour de ce nom hilarant qui dessine des points d'interrogation dans nos yeux. « *Moquettes*, on l'a piqué dans une chanson de Charlotte Rampling, raconte Marianne. "Je me moquette, je me transate..." pour exprimer la joie de se la couler douce. C'est tout à fait notre genre : tout pour le plaisir ! Et *Coquettes* parce qu'on est des filles fières de l'être jusqu'au bout de nos ongles d'orteils écarlates ! »

« Un jour, nous aimerions être Moquettes Coquettes à plein temps », ajoute Evelyne. Malgré une grande visibilité et des contrats variés, le groupe n'arrive pas encore à faire vivre confortablement les cinq jeunes femmes – plus une sixième, la Moquette secrète, l'agente-relationniste. Pour tout concilier, les Moquettes ont un agenda digne d'une première ministre ! Entre leurs innombrables séances de *brainstorming* et l'écriture des textes, elles doivent coincer les répétitions, leurs cours de chant, les entrevues, les tournages des clips pour leur site, en plus d'animer les événements qu'elles soutiennent, de nourrir et de coanimer une émission de radio hebdomadaire (à CIBL) et de se répartir un blogue quotidien (sur le site de *Voir*). À travers tout ça, elles doivent ménager du temps pour leur vie de couple et leurs activités professionnelles individuelles qui mettent un peu plus de beurre sur leurs épinards.

Chouette quintette

Quand on interviewe les Moquettes, la réponse de l'une est régulièrement achevée par celle de deux ou trois autres, comme si la même idée coulait dans leurs neurones. Malgré un sens de la répartie à géométrie variable, les MC se complètent à plus d'un titre. Sans s'afficher comme des sexe-symboles, elles sont sexy chacune à leur manière, heureuses de projeter une image multiforme de filles de 20 ans. « Les Moquettes offrent un bel échantillon de corps de femmes bien dans leur peau, crâne Laurence. C'est sûr que, personnellement, j'aimerais mieux mon corps s'il "fittait" sur un poteau de danseuse… » ironise-t-elle. « Je me suis beaucoup féminisée au contact de mes amies. Je me suis réconciliée avec mon grand corps élancé, j'ai appris à dévoiler ma poitrine », raconte Evelyne, ses 5 pieds 8 pouces et son décolleté plongeant assumés.

POUR SUIVRE LES MOQUETTES

www.moquettescoquettes.com
Ne manquez pas leurs produits dérivés dans la section Boutique.

www.myspace.com/moquettescoquettes
Pour voir le pastiche de Carla Bruni.

fr.youtube.com
Entrez les mots clés *Jeune femme, à l'action !* dans la fenêtre de recherche.

www.voir.ca/blogs
Pour lire leur blogue sur le site de *Voir*, sélectionnez « Le Blogue des Moquettes Coquettes ».

www.ellequebec.com/moquettescoquettes
Pour lire et envoyer les cybercartes que les Moquettes proposent sur le site d'*Elle Québec*.

www.cibl1015.com/node/50259
Pour écouter leur émission de radio en direct chaque jeudi de 18 h à 19 h.

« Dans nos sketchs, l'autodérision prime, poursuit Valérie. On projette en photos nos looks de jeunesse pas toujours flatteurs, on tourne à l'envers nos angoisses de ne jamais se sentir correctes, on ironise sur le maudit tabou de la cellulite, bref, sur cette maladie mentale qui nous travaille parce qu'on est obnubilées par le *body*, inadéquat, dont on a hérité… » En spectacle, Valérie donne une inoubliable leçon d'aérobie, véritable séance de torture qui fait crouler la salle de rire.

Les Moquettes sont des filles de leur génération, branchées, pro-environnement, favorables aux femmes en politique, mais avec la valeur famille en tête de leurs priorités. Elles ne bafouillent pas en se déclarant féministes : leurs mères l'étaient – parfois de manière flamboyante – et leurs pères étaient plus roses que la moyenne. « Pendant toute ma jeunesse, j'ai cru que la vaisselle, c'était un *job* de gars ! lance Laurence. Inutile de dire que ça a été clair rapidement que je n'allais torcher personne dans ma vie ! » Pour elles, le grand acquis des femmes reste la liberté de choix, de tous les choix de vie possibles. Y compris celui de rentrer chez elles pendant quelques années pour s'occuper de leur famille.

LES MOQUETTES MARRAINES

Depuis l'an dernier, les Moquettes Coquettes sont les fières porte-parole de la Maison Hina, qui héberge des femmes violentées à Saint-Jean-sur-Richelieu (la ville natale de Marianne). Cet engagement a commencé à l'occasion du 25e anniversaire de la Maison, alors que la plupart des Moquettes avaient justement 25 ans.

Elles réprouvent en chœur les propos « anti-maternité » de Simone de Beauvoir, qui affirmait que les femmes devaient accorder la priorité à leur autonomie financière et à leur épanouissement professionnel. « Encore aujourd'hui, le discours sur la maternité est ambigu, renchérit Valérie. Les mères sont toujours critiquées, quoi qu'elles fassent ! Si l'une décide de mettre son enfant en garderie alors qu'il est encore tout jeune, c'est presque vu comme de la négligence; si l'autre se retire du milieu du travail pour un moment, elle a perdu toute ambition et va passer à côté de sa vie ! » « Nous, on pense qu'on peut s'épanouir en restant à la maison avec des enfants, dans la mesure où on ne sombre pas dans la pauvreté, poursuit Marianne. C'est sûr que l'autonomie financière, on y tient ! Mon mari et moi, on est pigistes (spécialisés tous les deux dans les approches Web) et on songe à établir notre bureau à la maison, de manière à pouvoir veiller sur nos futurs enfants. » Si les cinq Moquettes veulent des enfants et une vie de famille, elles ne sont pas toutes pressées de faire le grand saut. Marie-Hélène semble pressentir avec le plus d'acuité qu'il y a un prix à payer pour être mère.

Délire sur scène

Les Moquettes Coquettes refusent l'étiquette d'humoristes, « trop connotée macho, rire facile, une ligne-un punch ». En spectacle, elles tournent en dérision les travers des femmes de toutes les générations… ainsi que leur propre – et indéfectible – désir de perfection. « On a plein de choses à regarder dans notre propre cour ! Et des tabous, il en reste encore à sortir des placards », rappelle Laurence. Elles apprêtent à la sauce Moquettes les questions d'égalité, de religion, de mariage lesbien, d'hypersexualisation, de croissance personnelle, de garde d'enfant, et croquent dans tous les tabous disponibles.

QUI SONT-ELLES ?

Marie-Hélène Taschereau

Elle fut conçue dans une commune où les substances illicites embaumaient l'air, favorisant la créativité. Fondatrice des MC avec deux copines rencontrées aux initiations de l'UQAM, c'est elle qui a eu l'idée de ce nom rigolo en écoutant les frères Volutes de Charlotte Rampling. En spectacle, elle est la maîtresse de cérémonie attitrée. Au civil, elle vit depuis longtemps avec un chien de 10 ans son aîné qui, ces jours-ci, lui susurre à l'oreille les mots *bébé* et *maison*, des sirènes qu'elle souhaite repousser encore un peu. Recherchiste, elle a animé aussi une émission de radio sur l'économie sociale à CIBL et donne des cours d'aquaforme – pour les futures mères.

Valérie Caron

Élevée à Saint-Mathieu-de-Beloeil sur une ferme « dépourvue de quatre roues » par des parents encore ensemble après plus de 30 ans. Sa mère, Mariette, féministe connaissant, assure le ravitaillement en tartes et autres produits de l'érable aux MC qui la vénèrent. Serveuse dans un café à ses heures, Valérie est chauffeuse de van pendant les tournées, une habileté qu'elle a héritée de sa mère, gratifiée du gène du tracteur obéissant. Valérie est la pessimiste du groupe. La plus cruelle, elle donne mauvaise réputation aux MC (« a bad ass qui dit tout ce que les autres n'osent pas dire », précise-t-elle). En spectacle, elle joue la célèbre revendicatrice des droits « inassumables » : se soûler, rester vierge, être infidèle, être cheap, péter les plombs, voler son dû, etc.

Marianne Prairie

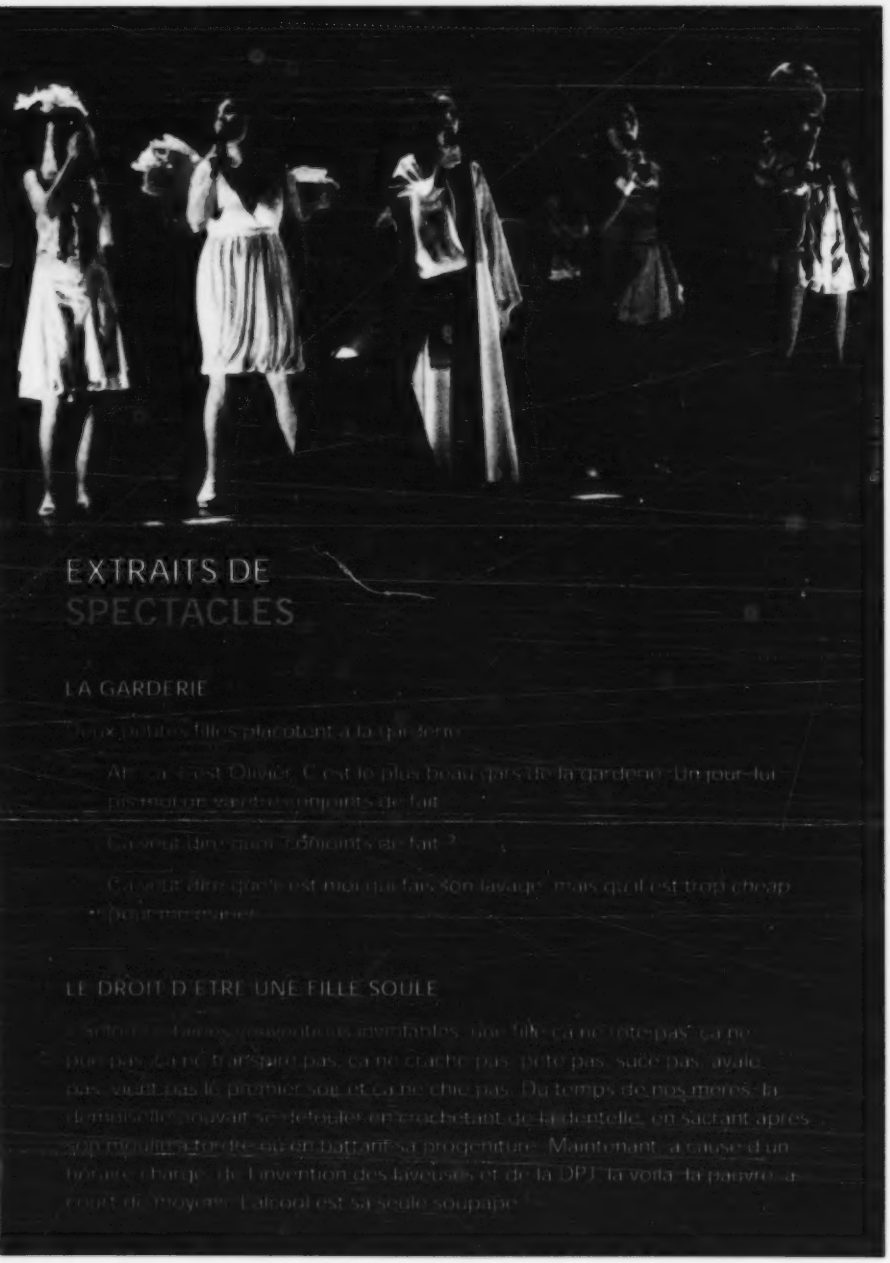
Née à Saint-Jean-sur-Richelieu, également en 1982. C'est la *nerd* en informatique (elle a suivi le profil Multimédia en communication) et la geek féministe du groupe, deux passions qu'elle aime croiser dans son cyberféminisme. Dans son autre vie, elle est coordonnatrice Web. Élevée dans un milieu assez traditionaliste, elle a eu un choc quand ses parents se sont séparés après 25 ans de mariage. Sur le site des MC et en spectacle, c'est la présentatrice très filmée de la chronique « Être une femme au féminin ». Seule Moquette mariée, elle avoue s'appliquer ferme, depuis quelque temps, afin de contribuer au mini-boum des naissances au Québec.

Evelyne Morin-Uhl

[illegible] ans, de Strasbourg. Elle [illegible] instaure à Montréal un [illegible] pour [illegible] communication de l'UQAM, [illegible] Télévision. Le [illegible] notoire, elle s'est [illegible] dans [illegible] toute son [illegible] [illegible] que la musique [illegible] dans [illegible] passionnée [illegible] elle [illegible] aussi [illegible] [illegible] [illegible]

Les MC décochent parfois une baffe aux gars, mais rien de systématique. « Tout le monde fait ça... Et sincèrement, on doit l'avouer, les gars de notre génération vont en s'améliorant ! » (Détail paradoxal, leurs chéris respectifs – sauf celui de Valérie – ont tous entre 30 et 40 ans.)

Leur public est bigarré : des jeunes, fous de musique comme elles, jusqu'aux "baby-boomeuses" qui viennent les féliciter en coulisse d'être aussi franches et impertinentes. Et des hommes de tous âges qui leur lancent régulièrement : « Franchement, pour des filles, vous êtes *vraiment* drôles ! »



La joyeuse bande de Coquettes met actuellement la dernière main à un spectacle tout neuf créé pour le 8 mars, dans lequel elles scruteront de leur lorgnette la situation économique des femmes. Ce *show* de tournée se promènera dans une dizaine de villes dont Québec, Thetford Mines, Montréal, Gatineau et Valleyfield. En fait, elles récidivent ! L'an dernier, les Moquettes avaient sévi sur le thème de l'égalité (12 spectacles en deux semaines !), en collaboration étroite avec le Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec (SPGQ) et plusieurs grands regroupements féministes, comme la Table des groupes de femmes de Montréal. Malheureusement, leur *five women show* de mars 2008 restera d'abord offert aux membres des associations, une sorte de « spectacle corpo façonné sur mesure ». Mais la bonne nouvelle, c'est qu'une partie de ce nouveau matériel se retrouvera dans le grand spectacle qu'elles mijotent pour l'automne 2008.

Une nouvelle génération de baveuses ?

Pendant trois ans, au temps des Fêtes, le public de Québec a savouré l'humour décapant de la douzaine de filles qui y ont présenté leur *Show d'vaches au Bitch Club Paradise*. En décembre 2007, le grand cabaret des Vaches a pris fin. J'en aurais pleuré qu'elles n'aient jamais mis les pieds à Montréal, mais au moins, je les ai vues et me suis bidonnée. Les Moquettes les ont ratées et sont inconsolables. Mais des espionnes leur ont dit que les Vaches et elles avaient beaucoup d'atomes crochus. Y aurait-il une éclosion de nouvelles baveuses – pensons aussi aux délectables apparitions des Anne Dorval, Chantal Lamarre et Lise Dion ? « On doit être plus nombreuses à monter sur scène ou à prendre tous les micros pour dire : "Attention, y a bien des niaiseries qu'on colporte,

bien des tabous qu'on envoie sous le tapis" », dit Marianne. « C'est important, renchérit Evelyne, que plus de jeunes femmes affirment ce qu'elles ont à dire et dénoncent, entre autres, la compétition féroce qui sévit entre nous, les filles. »

« Moi, je reviendrais sur le maudit double standard, relance Valérie. L'audace des "performeuses" est vite décriée comme déplacée, cochonne, etc. Pourtant, les humoristes gars sont applaudis de balancer tout ce qui leur passe par la tête. Notre passage mémorable à *Tout le monde en parle* (en 2005) nous a valu bien des bêtises et pas mal de courriels furieux… mais aussi tellement d'encouragements à ne pas garder notre langue dans notre poche ! C'est le message qu'on lance à toutes celles qui ont envie de nous faire réfléchir en nous faisant tordre de rire. » ::

LES SITES QU'ELLES FRÉQUENTENT, LES ARTISTES QU'ELLES AIMENT

Bust Magazine
www.bust.com

Evelyne est abonnée à ce magazine new-yorkais, option intéressante aux magazines féminins plus traditionnels, et elle va aussi régulièrement sur son site. Les filles de *Bust* proposent des entrevues avec des femmes engagées souvent issues du domaine des arts et font la promotion d'une mode accessible. Les artistes et designers féminines – connues et moins connues – sont encouragées.

Nenette
www.nenette.org

Nenette est un personnage créé par l'illustratrice Catherine Genest. Ses histoires sont publiées aux Éditions Mécanique générale et sont aussi accessibles en ligne. Les Moquettes aiment le côté étrange, silencieux et critique de Nenette, qui observe le monde qui l'entoure avec curiosité et dérision à la fois.

Women With Kitchen Appliances
www.myspace.com/womenwithkitchenappliances

Ce collectif de filles issues du milieu des arts visuels s'amuse à créer une musique expérimentale avec des ustensiles et des accessoires de cuisine.

Giselle Webber
www.myspace.com/gisellenumbaone

Giselle Webber est une vedette du milieu musical montréalais. En plus d'être la leader du groupe The Hot Springs, elle mène un projet solo, Giselle Numba One. Son franc-parler, son ouverture d'esprit et sa voix unique lui permettent de créer un style à la mesure de sa créativité.

Lucie Carmen Grégoire
www.lcgregoire.com

Cette chorégraphe et interprète a créé *You Said Woman?*, un spectacle de danse contemporaine de trois tomes qui s'interroge sur l'hypersexualisation, la séduction, la publicité et les rapports hommes-femmes.

La Ligue roller derby de Montréal
www.mtlrollerderby.com

Une *gang* de filles a remis le roller derby (sport contact en patins à roulettes) au goût du jour ! Un sport méconnu, un spectacle aussi, qui prouve que les filles n'ont pas toujours peur de se faire mal.

Valérie Jodoin-Keaton
www.vjkphotos.com

À la fois musicienne et photographe, Valérie Jodoin-Keaton s'intéresse autant aux Sœurs grises et aux vedettes rock qu'aux aveugles.

Marie-Hélène Poitras

Ses livres *Soudain le Minotaure* et *La Mort de Mignonne et autres histoires* (aux éditions Tryptique) ont beaucoup touché les Moquettes. Carole Laure prépare d'ailleurs une adaptation cinématographique de la nouvelle « La Mort de Mignonne ».

Moly Kulte
www.molykulte.com

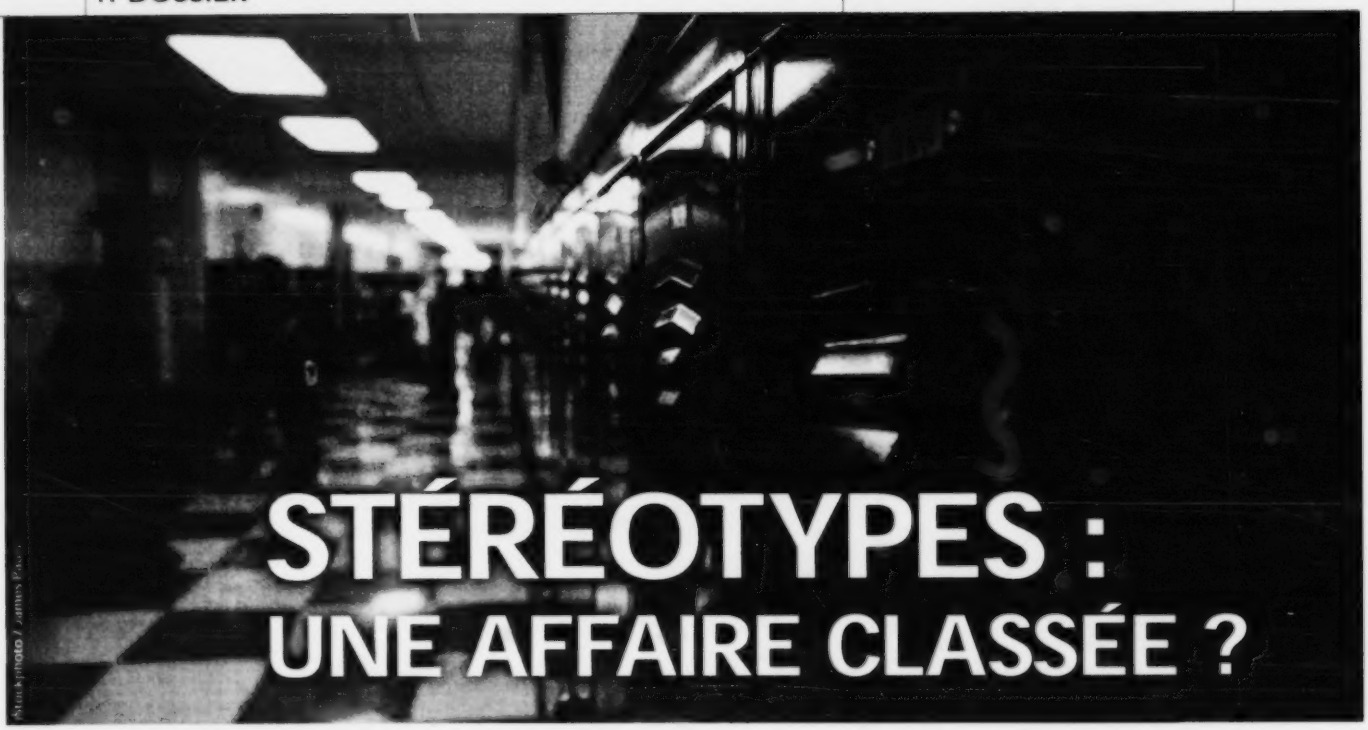
Deux amies, Geneviève Dumas et Geneviève Flageol, créent des vêtements et des accessoires originaux à partir d'objets et de tissus recyclés.

Le Studio XX
www.studioxx.org

Centre d'artistes et de nouvelles technologies féministe, le Studio XX existe depuis 10 ans. Par ses ateliers, ses programmes d'artistes en résidence et son festival HTMlles, cet organisme démystifie, diffuse, outille, explore et inspire !

Des artistes ou personnalités qu'elles aiment, toutes disciplines confondues :

Mara Tremblay, Ginette, Feist, Ariane Moffatt, Martha Wainwright, M.I.A., Jane Birkin, Cat Power, PJ Harvey, Renata Morales (mode), Valérie Dumaine (mode), Clara Furey (danse), Christiane Charette.



STÉRÉOTYPES : UNE AFFAIRE CLASSÉE ?

Les filles sont comme ci, les gars sont comme ça... Facile de tomber dans le piège des stéréotypes lorsqu'on est ado et en pleine crise identitaire. Le dernier numéro spécial de la *Gazette des femmes*, conçu pour les jeunes, sonnait l'alarme à propos des stéréotypes et de leurs travers. Qu'en ont pensé les principaux intéressés? La *Gazette des femmes* est retournée sur les bancs d'école pour recueillir leurs réactions.

par Lisa-Marie Gervais

« Les filles sont bonnes pour faire la bouffe ! » « Elles conduisent mal ! » Et les garçons, eux ? « Ils rapportent l'argent à la maison et sont paresseux ! » Dans la classe pour élèves en difficulté d'apprentissage de Guylaine Plourde à l'École secondaire Vanguard Interculturelle, des jeunes de 17 à 19 ans semblent se livrer à un véritable combat des sexes. Attention, ça chauffe. L'objectif ? Partir à la chasse au stéréotype, le débusquer et... l'éliminer.

« À leur âge, parce qu'ils se cherchent et se posent des questions sur leur place dans la société, les jeunes sont très touchés par les stéréotypes. Les filles sont obsédées par la minceur et manquent d'estime de soi tandis que les garçons veulent tous ressembler aux chanteurs et aux vedettes. Peu d'ados ne se préoccupent pas du tout de leur apparence », dit Guylaine Plourde, enseignante depuis plus de 15 ans dans cette école de Westmount. À partir du numéro

spécial jeunes de la *Gazette des femmes* (décembre 2007) et de matériel pédagogique, elle a conçu une activité pour sensibiliser ses élèves aux stéréotypes sexuels, susceptibles de déformer l'image de l'homme et de la femme, ainsi qu'aux préjugés qui en découlent et qui conduisent tout droit vers la discrimination et l'injustice.

« Un homme, c'est quoi ? » demande haut et fort Guylaine à ses élèves afin de dresser au tableau une liste de stéréotypes. Les réponses fusent de toutes parts. Surtout chez les filles, qui ne se gênent pas pour cuisiner ces messieurs. « Coureurs de jupons ! » « Vantards ! » « Ils aiment le *fast-food*, les voitures et l'alcool », avance une brunette. « Ils se pensent *cool* et ne réfléchissent pas avant d'agir », souligne une autre. Les garçons s'insurgent gentiment en tentant de réfuter cette décharge de caractéristiques dont on les affuble. Ça rue dans les brancards. « Ils sont forts, courageux et protecteurs », lance une élève du fond de la classe comme pour tenter de calmer le jeu.

Au tour des filles maintenant ! Les garçons ne se font pas prier. « Elles sont peureuses. » « Ce sont des princesses capricieuses. » « Chialeuses et gaffeuses ! » ricanent-ils. Les filles elles-mêmes en rajoutent. « Elles sont plus faibles physiquement et parfois superficielles », dit l'une d'elles en levant la main. « Elles aiment se maquiller, adorent les beaux vêtements et veulent être minces », renchérit sa voisine. « Elles ne réfléchissent pas non plus avant d'agir », admet finalement une autre.

Marie Bellavance, travailleuse sociale du Collège Regina Assumpta, invite les élèves de tous les groupes de l'école à discuter des stéréotypes.

Entre l'image et la réalité

Les filles aiment le rose, les garçons le bleu. Une fille, c'est sensible et un garçon, c'est bien connu, ça ne pleure pas ! Les jeunes de la classe de Guylaine comprennent vite que les stéréotypes sont des qualités ou des défauts qui contaminent l'image qu'on a d'une personne et réduisent celle-ci à quelques attributs. « Une fille qui aime bouger est taxée de garçonne, de garçon manqué ou de *tomboy* tandis qu'un gars plutôt doux et discret sera immanquablement traité de femmelette ou de tapette », peut-on lire dans le petit document pédagogique qui leur a été remis. Mais est-ce bien la réalité ? Une hésitation se fait aussitôt sentir.

> « Les filles sont obsédées par la minceur et manquent d'estime de soi tandis que les garçons veulent tous ressembler aux chanteurs et aux vedettes. »
> **Guylaine Plourde, enseignante**

« Plus ou moins », dit sagement Bruno Saint-Jean-Desjardins. « Il y a des gars qui pensent juste aux filles et d'autres, à leur avenir. » Quant à Mélanie Martin, elle ne croit pas que la force et la témérité soient réservées aux garçons. « Il y a des filles pompières qui sont très courageuses », avance-t-elle en ajoutant qu'autant les garçons que les filles peuvent posséder les traits de caractère listés au tableau. « Il y a des gars qui soignent leur apparence autant que les filles. Même plus que moi ! » lance Daphnée du fond de la salle. La classe pouffe de rire. « Non, ce n'est pas réaliste », conclut pour sa part Jean-François Martin-Schieman avant de poursuivre : « Si on avait toutes ces caractéristiques-là, ce ne serait pas vivable. »

Peu à peu, un constat général se dégage : la réalité des garçons et des filles ne colle pas en tout point à l'image qu'on se fait d'eux. Dans la

Pedro Ruiz

vraie vie, les rôles « établis » par une vision stéréotypée des sexes se trouvent parfois inversés. « Ma sœur travaille dans une compagnie d'aviation : elle peint des avions », nous apprend Éric Sauvé. La sœur de Daphnée est ingénieure, celle de Vanessa Cloutier étudie en techniques policières. Et le copain de la sœur de Bruno fait les tâches ménagères, prépare les repas et la traite aux petits oignons. « Moi, je cuisine », affirme sans gêne Kevin Li. « C'est moi qui tonds le gazon chez nous », renchérit Vanessa.

Préjugés : attention, danger !

N'empêche, quand on n'a pas atteint l'âge adulte et que l'identité est fragile, le désir est grand d'entrer dans le moule de ce que doivent être une femme et un homme. Et en pleine mer de clichés, il devient encore plus difficile de nager à contre-courant. Interrogée sur les risques que court une personne qui ne se conforme pas aux stéréotypes attribués à son sexe, Lauriane Ujvari répond sans hésiter : « Le rejet. Par exemple, une femme qui souhaite travailler dans le domaine de la construction risque d'être jugée. » « Les hommes ne la prendront pas au sérieux et vont tenter de la séduire », renchérit sa camarade.

Le danger avec les stéréotypes, c'est qu'ils peuvent conduire aux jugements de valeur que l'on appelle préjugés, souligne l'enseignante à ses élèves. « Pouvez-vous en nommer ? » demande-t-elle. « Un gars qui est coiffeur, c'est un gai », lance-t-on du fond de la classe. « Dire que les blondes sont connes, c'est un stéréotype », reconnaît pour sa part Jean-François. C'est l'occasion pour Vanessa de confesser qu'elle avait cru à tort que l'une des concurrentes d'*Occupation double*, cette populaire émission de téléréalité,

> Quand on n'a pas atteint l'âge adulte et que l'identité est fragile, le désir est grand d'entrer dans le moule de ce que doivent être une femme et un homme.

était « nunuche » parce qu'elle était blonde. « Mais c'était la plus intelligente de la *gang*. Elle étudiait en sciences de la santé », rectifie-t-elle. Comme quoi il est facile de se laisser influencer par les idées préconçues…

Même son de cloche au Collège Regina Assumpta, une école secondaire privée du quartier Ahuntsic, à Montréal. Les élèves de deuxième secondaire du cours d'enseignement moral et religieux de Carole Bergeron y apprennent qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences. En regardant des cartons sur lesquels on a collé des photos d'hommes et de femmes découpées dans des magazines à grand tirage, Camille McInnis et Stéphanie Duong remarquent à quel point les hommes et les femmes sont cantonnés dans des rôles d'après leurs caractéristiques physiques. « Les Blancs ne sont jamais vus comme des gangsters, mais le Noir, c'est toujours le *bad boy* », dit l'une d'elles en commentant les photos. « Le bel homme riche a un look italien », constate une autre. « Les filles sont représentées comme des femmes soumises, angéliques et naïves ou très sexy », ajoute sa voisine.

L'activité pédagogique a été conçue par la travailleuse sociale Marie Bellavance et la sexologue Cathie Gaudreault. Elle fait partie d'un vaste programme de sensibilisation des adolescents de tout le secondaire sur les thèmes des relations amoureuses et de la sexualité, auquel la direction de l'école a donné son feu vert. Le cours de bio s'occupe d'enseigner la « mécanique » de la sexualité; les ateliers de Cathie et Marie, eux, parlent d'amour, d'intimité et de relations égalitaires.

La pub : un nid de clichés

Des canons de beauté aux lèvres pulpeuses qui annoncent des produits cosmétiques jusqu'aux hommes chic et ténébreux qui commercialisent du parfum, en passant par la jeune mannequin à demi nue qui sert à vendre une paire de jeans, les magazines regorgent de publicités et de clichés qui

« L'autonomie économique des femmes
un instrument d'égalité, une clé de la liberté ! »

www.spgq.qc.ca

Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec
SPGQ

n'échappent pas aux ados. Pour être une vraie fille, il faut être une bombe sexuelle belle, riche, gentille et prête à tout, conclut la classe lors d'un retour sur l'activité. « Quand je regarde une revue et que je vois ces photos-là, je sais bien que je ne ressemble pas à ça. Mais ça finit quand même par me trotter dans la tête », admet Camille McInnis.

Pour les élèves, à en croire la pub des grands magazines et l'image que projettent les vedettes des films hollywoodiens et de la télévision, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Les filles sont blondes de préférence – parce que plus belles que les brunes (!) – et les garçons doivent être musclés et riches, cela va de soi ! Fait étrange, déplore Catherine Ayoub, « personne n'est pauvre ou handicapé, ne porte de lunettes ou ne souffre d'obésité. Ce n'est pas la vraie vie ».

Ce genre de commentaire réjouit les deux conceptrices de l'atelier. « On veut justement aider les jeunes à devenir plus critiques par rapport aux modèles de performance et de richesse que leur présentent les médias. On veut qu'ils se recentrent sur ce qu'ils sont intérieurement, qu'ils voient que l'identité, c'est pas juste de quoi t'as l'air. Ça peut être autre chose que le sexe et l'habillement », soutient Cathie Gaudreault.

Lors d'un atelier, un ado a fait sourire les deux spécialistes en lançant un commentaire à brûle-pourpoint. À la question « Pensez-vous que ces images d'hommes et de femmes que vous voyez dans les publicités des magazines reflètent la réalité ? », l'élève a répondu : « Je vais dire non parce que c'est ce que vous voulez entendre, mais je pense que oui, c'est réaliste. En tout cas, j'aimerais ça ressembler à ça. » Cathie Gaudreault admet que cette affirmation l'a fait réfléchir. « Il n'est pas le seul à ressentir que c'est un modèle négatif. Mais ça l'attire quand même. Ça prouve que la pression est très forte sur les jeunes, note-t-elle. Nous, on veut leur montrer qu'il existe d'autres modèles que ceux-là. Mais rien n'empêche que beaucoup d'entre eux continueront à vouloir s'y conformer. »

Pas besoin de chercher bien loin pour dénicher des stéréotypes féminins et masculins : quelques magazines suffisent...

Collectivement
pour toute l'égalité
et l'égalité pour toutes

Bon 8 mars !

Centrale des syndicats du Québec
CSQ
www.csq.qc.net

Des modèles qui collent à la peau

Après avoir passé au crible 13 groupes de l'école Regina Assumpta, les deux spécialistes ont remarqué que les filles ont plus tendance à se laisser bercer par le lot d'illusions de la pub que les garçons. « Les filles sont plus conscientes des stéréotypes, mais ils ont plus d'impact sur elles », relève Cathie Gaudreault. Ainsi, même si elles n'osent l'avouer d'emblée, les filles font davantage d'efforts pour ressembler à leurs idoles des magazines.

> « Les filles sont plus conscientes des stéréotypes, mais ils ont plus d'impact sur elles. »
> Cathy Gaudreault, sexologue

« Pourquoi ces modèles collent-ils aux filles ? » demande la journaliste. La question embête un peu. Quelques élèves risquent une réponse. « Parce qu'on veut se faire remarquer », dit une jeune fille avec un léger accent espagnol. « Pour se démarquer », répond une de ses camarades. C'est la travailleuse sociale Marie Bellavance qui tranchera : « Le besoin de plaire à 13, 14 ans est plus présent chez les filles que chez la plupart des garçons du même âge. » Elle ajoute que si les filles utilisent souvent leur apparence ou une attitude hypersexualisée pour séduire, c'est entre autres parce qu'elles représentent une clientèle très payante et de plus en plus ciblée par les grandes compagnies. « Les nombreuses publicités et les revues destinées aux filles les incitent à croire que c'est en consommant qu'elles deviendront belles et que c'est en devenant des objets de désir qu'elles deviendront de vraies femmes. »

N'empêche, les hommes sont plus nombreux qu'avant à subir la pression de la culture populaire. Mèches, épilation, parfum, de plus en plus de garçons prennent soin de leur apparence. Cathie Gaudreault a remarqué que les publicités – par exemple celles des montres Tag ou des déodorants et gels douche Axe, qui ont pour slogan « Plus t'en mets, plus t'en as » – touchent les garçons plus qu'ils ne le laissent croire. « Les jeunes achètent et se mettent du Axe. Ils me disent que la publicité n'a aucun impact sur eux sauf que dans les classes que j'ai visitées, 85 % des garçons ont avoué l'utiliser pour sentir bon et plaire aux filles, constate-t-elle. Ils n'en sont pas toujours conscients. Le fait de montrer le phénomène du doigt et d'en parler peut contribuer à désamorcer bien des choses. »

Pour elle, les filles sont plus promptes à décoder le stéréotype de la blonde plantureuse et sensuelle. « On en parle depuis plus longtemps. Elles sont davantage sensibilisées

Qu'ont en commun 12 000 Québécoises qui soulignent la JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES ?

afeas
FEMMES EN MOUVEMENT

Ces femmes, membres de l'Afeas, travaillent pour faire avancer les conditions de vie de l'ensemble des Québécoises et des Canadiennes.

Leurs dossiers d'actualité : l'égalité entre les femmes et les hommes, la reconnaissance du travail «invisible» des mères et des aidantes, la violence envers les femmes, l'environnement, les femmes en politique.

Pour connaître les positions de l'Afeas ou nous rejoindre, visitez le www.afeas.qc.ca

que les garçons, qui commencent à peine à se rendre compte des effets de ces modèles publicitaires », pense-t-elle. L'image de la « fille-objet » est décriée d'emblée par les groupes féministes. « Mais il commence à être temps qu'on parle de l'homme-objet. Les pubs en font de plus en plus état. Les garçons ne sont pas à l'abri », souligne la sexologue.

Autres temps, autres croyances

Une fille à qui on refuse l'entrée dans l'équipe de football de son collège, une employée payée deux fois moins que son collègue, un garçon qui fait rire de lui parce qu'il souhaite travailler dans le domaine de l'esthétique… Les histoires d'injustice et de discrimination liées aux stéréotypes abondent.

De l'avis de plusieurs adolescents, les rôles consacrés de l'homme et de la femme sont bien moins cristallisés que par le passé. « Aujourd'hui, les stéréotypes sont bien plus ancrés chez les *baby-boomers* que chez nous, les jeunes », affirme Bruno Saint-Jean-Desjardins, sûr de lui. Mais pourquoi la tendance serait-elle en train de s'inverser ? « Les filles sont tannées de faire les tâches ménagères, elles ont trop vu leurs mères les faire », analyse-t-il sommairement. L'enseignante Guylaine Plourde met un bémol. « Les élèves dont les parents auront adopté les rôles traditionnels tomberont plus facilement dans les stéréotypes. L'autre moitié s'en émancipera », note-t-elle.

La travailleuse sociale du Collège Regina Assumpta croit pour sa part qu'à l'adolescence, il est normal de vouloir se distancier des premiers modèles qu'on a eus : nos parents. « Les jeunes veulent se tourner vers d'autres exemples et se chercher une identité ailleurs. Le problème, c'est que les modèles qu'on leur propose ne sont pas toujours réalistes et diversifiés », déplore-t-elle.

Cathie Gaudreault et Marie Bellavance pensent néanmoins avoir réussi à mettre en garde les jeunes du Collège Regina Assumpta contre l'influence insidieuse des stéréotypes dans la vie de tous les jours. Se construire une personnalité par rapport à l'argent et à la performance demeure superficiel, ont-elles essayé de les convaincre. Ce qui n'aura pas été une mince tâche. Guylaine Plourde, de l'école Vanguard, l'a aussi constaté. « Mais je ne suis pas découragée. Même si pour certains, ça n'a rien changé, je pense que la majorité a compris le message. Ils ont compris que les stéréotypes sont partout et que certaines personnes sont mal dans leur peau à cause de ça », dit-elle en souhaitant pousser plus loin la réflexion avec ses élèves, notamment sur les stéréotypes liés à la religion.

« Et l'égalité entre hommes et femmes, par exemple pour les salaires, vous êtes d'accord avec ça ? » demande la journaliste en disant au revoir au groupe de l'école Vanguard. La question lui brûlait les lèvres depuis le début de la séance. « À compétences égales, une fille a le droit d'être payée autant qu'un garçon pour le même travail », affirme sans équivoque François Lamanque sous les murmures d'approbation de ses camarades. « Fiou ! » rigole la journaliste dans le cadre de porte en faisant un clin d'œil à l'enseignante. ::

BRISER SES CHAÎNES

Depuis le 5 mai 2003, l'esclavage est criminel au Niger. Dans ce pays très pauvre du Sahel, la loi suffira-t-elle à éradiquer une pratique profondément ancrée dans la tradition ?

texte et photos par Stéphane Blais

Mazrech estime avoir une quarantaine d'années. Elle en avait 6 ou 7 lorsqu'on l'a offerte en cadeau de mariage. Mazrech est née esclave. Pendant presque toute sa vie, elle a servi un maître dans la région d'Inates au Niger. C'est par le sang qu'elle a hérité de ce statut : ses parents étaient esclaves, de même que les parents de ses parents et tous ses ancêtres. Ses propres enfants aussi, jusqu'au jour où elle a décidé de s'enfuir et de briser ses chaînes. L'association Timidria, une ONG luttant contre l'esclavage au Niger, lui a permis d'intégrer la société en lui fournissant un toit et du travail. Elle lui a surtout redonné l'inestimable : la dignité humaine.

J'ai rencontré Mazrech alors qu'elle vendait des arachides devant sa hutte de paille en banlieue de Niamey, capitale du Niger. Un boulot et une maison qu'elle possède depuis 1999, l'année où elle s'est affranchie. Ricaneuse et souriante, elle a le regard serein d'une personne comblée. Elle m'invite fièrement dans la hutte de 30 mètres carrés qu'elle partage avec ses deux filles qui fréquentent l'école primaire. Ilguilas Weila, président de Timidria, nous sert d'interprète.

À gauche : Mazrech a refusé le lourd héritage de l'esclavage en prenant la fuite en 1999. Ci-dessous : La case de Mazrech, dont elle est la fière propriétaire, est le refuge où ses filles prennent un moment de repos.

« J'ai grandi dans la famille de mon maître sans jamais être considérée comme de la famille, explique Mazrech. Ces gens me voyaient comme une bête, comme un âne ou une vache. Mon rôle était uniquement de travailler. Je me faisais battre régulièrement, mais je n'ai jamais manqué de nourriture. Comme c'était moi qui préparais les repas, je pouvais me faire des rations. » Jeune femme, Mazrech rencontre un garçon à l'insu de son maître. Ce dernier refuse qu'elle fréquente officiellement des hommes, mais voit d'un bon œil qu'elle ait des enfants qui pourront servir les siens et ainsi assurer la richesse de ses descendants.

Cette tradition familiale s'interrompt abruptement une nuit de 1999 : poussée par la souffrance, Mazrech décide de prendre en main son destin et celui de sa famille. « C'est vraiment la douleur qui a tracé le chemin de ma fuite. C'était pendant la saison sèche, le sol était très dur et j'avais à planter des pieux afin de construire des tentes. Je devais aussi préparer la nourriture pour la famille de mon maître. Comme l'eau se faisait rare, je parcourais plusieurs kilomètres dans la brousse pour en trouver, puis je revenais à la maison, préparais les repas et retournais ensuite creuser le sol. C'était interminable, j'étais complètement épuisée, je ne pouvais plus dormir. Alors j'ai décidé de m'enfuir. »

Alors que toute la famille de son maître dort, Mazrech part avec ses enfants en direction d'un camp militaire situé à plusieurs kilomètres dans la brousse. « Au petit matin, mon maître s'est aperçu que je m'étais enfuie. Il est parti à notre recherche et a réussi à nous rattraper juste avant qu'on arrive au camp. Il m'a frappée avec un bâton jusqu'au moment où un soldat m'a vue et l'a fait fuir. » Les soldats ont alors confié Mazrech à l'association Timidria.

L'esclavage en héritage

Timidria – « fraternité » en langue touarègue – a été créée en 1991 pour éradiquer l'esclavage au Niger. L'association libère les esclaves et essaie de les réintégrer socialement en leur trouvant un toit et du travail.

Son président-fondateur, Ilguilas Weila, trace un portrait de l'esclavage dans son pays : « Ceux qui possèdent des esclaves sont des personnes aisées qui, au moment où l'on pouvait légalement en acquérir, avaient les moyens financiers pour le faire. À cette époque où les guerres tribales étaient courantes, soit avant les années 1960, il y avait trois façons de procéder. D'abord par la guerre : vous pouviez être un bon guerrier et, en allant guerroyer, capturer des prisonniers et en faire des esclaves. Ensuite, il y avait le marché des esclaves, qui a disparu seulement vers la fin de l'époque coloniale [ndlr : le Niger est indépendant de la France depuis 1960]. La troisième façon, la transmission par héritage, de père en fils, est aujourd'hui la plus répandue. Depuis leur naissance, ces hommes et ces femmes se font dire que c'est Dieu qui les a faits esclaves. Souvent, ils ne cherchent pas à remettre en cause leur situation. Plusieurs pourraient très facilement s'enfuir mais ils ne le font pas, car ils ne savent pas que c'est possible et c'est la seule vie qu'ils connaissent. »

> « J'étais complètement épuisée, je ne pouvais plus dormir. Alors j'ai décidé de m'enfuir. »
>
> Mazrech

Même si l'esclavage n'est pas une question de couleur de peau ou d'ethnie, selon M. Weila, 90 % des esclaves du Niger sont noirs, 60 % sont des femmes et la plupart des esclavagistes sont des chefs traditionnels touaregs ou arabes qui vivent dans les zones d'élevage nomade du nord du pays.

La cinquième épouse

En 2008, le marché des esclaves n'existe plus au Niger, mais certaines traditions religieuses permettent encore la traite des femmes. « Les musulmans peuvent épouser jusqu'à quatre femmes, explique M. Weila. Si un homme en désire une cinquième, il ne peut que l'acheter parmi la caste des esclaves. Il pourra disposer de cette épouse comme il le souhaite, jusqu'à sa mort, à la condition de continuer à honorer ses autres femmes. Selon la tradition, le Coran autorise cette pratique. Mais il stipule aussi que tous les musulmans sont frères : un frère ne peut donc pas servir son frère. En ce sens, le Coran est contre l'esclavage. Tout est dans l'interprétation des textes religieux… »

> « Le prix d'une jeune fille esclave tient compte de l'âge et de la beauté. Ceux qui n'ont pas d'argent en espèces peuvent se voir réclamer six vaches et six chamelles âgées de trois ans en contrepartie. » **Extrait du livre de Moustapha Kadi Oumani**

Dans son livre *Un tabou brisé : l'esclavage en Afrique. Cas du Niger*, publié chez L'Harmattan en décembre 2005, le prince Moustapha Kadi Oumani, lui-même descendant de chefs traditionnels touaregs qui ont longtemps possédé des esclaves, décrit la situation de la cinquième épouse aujourd'hui au Niger : « Le mariage de la cinquième femme se déroule de la façon la plus simple. [...] Le futur propriétaire est appelé simplement à payer à l'intermédiaire du maître le montant fixé pour accéder à une jeune fille esclave. Le prix tient compte de l'âge et de la beauté. Ceux qui n'ont pas d'argent en espèces peuvent se voir réclamer six vaches et six chamelles âgées de trois ans en contrepartie. »

« Les tâches de la cinquième femme lui sont dictées dès son arrivée, poursuit-il. Elle est tenue de les respecter; si elle désobéit, selon la loi traditionnelle, elle ira en enfer. [...] La jeune fille peut pleurer pendant des semaines ses parents qu'elle a quittés définitivement, sans leur dire au revoir, car son départ est organisé clandestinement, à travers un plan qui consiste à faire croire à la jeune fille qu'elle va au marché acheter des condiments. [...] Il lui est strictement interdit de sortir du domicile. [...] Après quelques mois, elle est condamnée à oublier ses parents et se met véritablement au service du maître, où elle va vivre comme une détenue. »

À Niamey, les jeunes talibés arpentent les rues en quête d'argent et de nourriture.

Le trafic des enfants

Si la majorité des esclaves du Niger sont victimes d'un statut hérité, de plus en plus d'enfants sont la proie des trafiquants. Le Bénin, voisin du Niger et doté d'un port, est l'une des plaques tournantes de ce très lucratif commerce international. Selon l'UNESCO, le trafic d'enfants serait l'un des marchés les plus fructueux pour les organisations criminelles internationales après la drogue, le jeu clandestin et la prostitution.

Dans la plupart des cas, ces enfants deviennent esclaves dans les plantations de cacao ou de coton des pays les plus riches de la région ouest-africaine, comme le Nigeria ou la Côte-d'Ivoire. Parfois, ils aboutissent en Amérique ou en Europe. D'après l'UNICEF, 200 000 enfants d'Afrique centrale et d'Afrique de l'Ouest seraient présentement sous l'emprise de tels réseaux. Selon une enquête de l'Organisation internationale du travail, le trafic de mineurs s'intensifie chaque année dans ces deux zones.

Habituellement, les parents eux-mêmes vendent leurs enfants, pour aussi peu que 200 ou 300 $. Dénués de tout, ces gens très pauvres se font promettre que leurs petits travailleront dans une grande ville et pourront ainsi assurer l'avenir familial. Souvent, ce sont les chefs religieux qui les trompent

Un des nombreux marchés au bétail du Niger où les esclaves étaient autrefois vendus.

puis exploitent les jeunes. Dans les villages du Niger, des parents incapables de subvenir aux besoins de leurs enfants les confient à des religieux en leur donnant le mandat de les amener dans la capitale et de les inscrire à l'école coranique. Après la classe – vouée uniquement à l'étude des textes du Coran –, ces jeunes talibés doivent parcourir la ville et demander la charité, un bol accroché au cou afin de récupérer des restes de nourriture. Ils doivent remettre l'argent aux chefs religieux en échange de leur éducation, mais à l'occasion, comme le souligne M. Weila, « certains religieux les utilisent uniquement pour se faire de l'argent, et dans ce cas, c'est de l'esclavage ».

À Niamey, les jeunes talibés en déshérence sont très nombreux. Parfois à peine âgés de 5 ou 6 ans, ils traînent dans les rues à toute heure du jour ou de la nuit et deviennent une proie facile pour les trafiquants.

Complicité politique

Selon une enquête réalisée en 2003 par Timidria, en partenariat avec l'ONG anglaise Anti-Slavery International, il y aurait plus de 870 000 êtres humains en situation d'esclavage au Niger – l'équivalent de 7 % de la population du pays ! Il aura fallu la parution de ces chiffres pour que le gouvernement nigérien adopte une loi anti-esclavage.

Depuis mai 2003, le Code pénal prévoit une peine allant jusqu'à 30 ans de prison pour les esclavagistes. Malgré la législation et l'éveil de la population, l'application de la loi se heurte à un problème majeur, selon M. Weila : « Les esclavagistes ont pour complices les autorités coutumières et administratives du pays. Dans les textes de loi, l'esclavage n'est pas permis, mais la tradition l'autorise. Le gouvernement est élu démocratiquement, mais les chefs traditionnels ont encore un grand poids politique. Plusieurs possèdent des esclaves. Donc, le gouvernement ferme les yeux, ce qui est finalement une façon de cautionner la pratique. »

> « Les esclavagistes ont pour complices les autorités coutumières et administratives du pays. »
>
> **Ilguilas Weila, président de Timidria**

En 2005, Timidria a dû faire face à l'intimidation du gouvernement. Lors d'une cérémonie organisée conjointement avec Oxfam Pays-Bas, durant laquelle plus de 7 000 esclaves de la région d'Inates devaient être libérés devant la presse internationale, Ilguilas Weila et un autre membre de Timidria ont été arrêtés et emprisonnés. Les autorités nigériennes soupçonnaient l'association d'avoir escroqué de l'argent à un bailleur de fonds étranger (Anti-Slavery International) en prétextant l'existence de l'esclavage au Niger.

Finalement, aucune accusation n'a été portée et les deux hommes ont été libérés deux mois plus tard. De l'avis de Timidria, les 7 000 personnes qui devaient être affranchies ce jour-là sont toujours esclaves aujourd'hui.

Selon Timidria et d'autres groupes de défense des droits de l'homme, si le gouvernement refuse de s'attaquer à l'esclavage, c'est pour ne pas heurter les traditions d'une certaine classe d'aristocrates, mais aussi pour ne pas ternir l'image du Niger et ainsi priver le pays de l'aide internationale. Année après année, le Niger se retrouve au tout dernier rang des pays du monde en ce qui concerne l'indice de développement humain. Et une très grande part du budget de l'État provient de l'aide internationale.

Museler les médias

Dans un pays où 80 % de la population est analphabète et où la liberté de presse est très fragile, les journalistes doivent eux aussi affronter les autorités lorsqu'ils enquêtent sur l'esclavage.

Idy Baraou, correspondant de la BBC, en a fait l'expérience. « Le 19 décembre 2003, le prince Mustapha Kadi Oumani a libéré devant moi une dizaine d'esclaves dans la ville de Tahoua, raconte-t-il. J'ai pu les interviewer, mais ensuite, sur l'ordre du gouverneur de la région, les policiers ont confisqué mon enregistreuse, les cassettes de mes entrevues ainsi que le matériel de tous les journalistes présents. » Le gouverneur Zeti Maïga a justifié son geste en disant : « Il n'y a pas lieu d'enregistrer ou de filmer des esclaves, car l'esclavage n'existe plus au Niger. »

Pour Idy Baraou, qui fouille ce sujet depuis plusieurs années, le nombre d'esclaves avancé par Timidria, soit 870 000, semble un peu exagéré. « J'ai le plus grand respect pour les organismes de défense des droits de l'homme comme Timidria, mais le chiffre me laisse perplexe : tout près d'un million d'esclaves au Niger ? L'important n'est pas de savoir combien ils sont, mais de prendre conscience que le phénomène existe et persiste. »

Entre-temps, Timidria, qui a libéré plus de 230 esclaves depuis sa création, continue de fonctionner grâce à la contribution de différents donateurs et ONG internationaux.

Grâce à ces dons, Mazrech peut aujourd'hui envoyer ses deux filles à l'école.

Elle est évidemment très pauvre. Mais en montrant du doigt les seuls biens qu'elle possède – ses vêtements, quelques ustensiles et son lit –, elle affirme en souriant : « Je n'aurais jamais cru connaître une telle vie de liberté. » Malgré tout, si elle se sent libre et n'a plus peur de ses anciens maîtres, elle m'a confié qu'elle ne tournait plus jamais son regard en direction d'Inates, son village natal. ::

Faculté de l'éducation permanente
La faculté d'évoluer

Faites connaissance...
avec nos programmes

COMMUNICATION
Communication appliquée
Communication promotionnelle
Français langue seconde pour non-francophones
Journalisme
Publicité
Rédaction
Relations publiques
Traduction I et II

ÉTUDES INDIVIDUALISÉES

GESTION
Gestion appliquée à la police et à la sécurité
Gestion des services de santé et des services sociaux
Relations industrielles

INFORMATIQUE – modules

INTERVENTION
Coopération internationale
Criminologie
Droit
Intervention auprès des jeunes
Intervention en déficience intellectuelle
Petite enfance et famille
Toxicomanies
Violence, victimes et société

SANTÉ
Gérontologie
Santé communautaire
Santé et sécurité du travail
Santé mentale

CAMPUS · CAMPUS RÉGIONAUX · FORMATION À DISTANCE

PRINTEMPS-ÉTÉ 2008
514 343.6090 1 800 363.8876
www.fep.umontreal.ca

Université de Montréal

Tiré du livre *Une histoire des Québécoises en photos*, ce cliché des années 1930 montre un jeune couple attendri.

LE MYTHE ÉMILIE BORDELEAU

Quand on pense à la famille québécoise d'antan, on imagine une grande tablée de 10 ou 12 enfants où la plus vieille a l'âge de se marier et où le petit dernier boit au biberon. Mais il ne faut pas croire que c'était la norme. Un récent ouvrage fait le point sur la fécondité de nos ancêtres.

par Sophie Doucet

La Québécoise à l'abondante progéniture a existé, bien sûr. Elle a d'ailleurs inspiré bon nombre d'auteurs et de cinéastes, qu'on pense à Arlette Cousture et ses *Filles de Caleb* ou à Marie-Claire Blais avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Mais ce « modèle » était loin de représenter la majorité des familles. « En 1940, moins de 10 % des familles comptaient 10 enfants ou plus. La moyenne était de 3,5 enfants par femme », indique la démographe Danielle Gauvreau, coauteure du livre *La Fécondité des Québécoises, 1870-1970. D'une exception à l'autre*.

Cet ouvrage universitaire, également signé par l'historien Peter Gossage et l'anthropologue Diane Gervais, remet les pendules à l'heure. Il montre qu'en matière de reproduction, le Québec n'a pas été une nation d'exception autant qu'on le croit. Et que la famille québécoise n'est pas soudainement passée de 10 enfants à 1,5 le lendemain de l'élection de Jean Lesage en 1960. « Le terrain a été préparé longtemps d'avance pour qu'on en arrive aux familles réduites d'aujourd'hui », dit Danielle Gauvreau.

Pour déterminer l'évolution de la fécondité, les auteurs ont examiné les recensements et ont analysé les discours des élites cléricales et politiques sur la famille. Ils ont remarqué qu'à la fin du 19e siècle et au début du 20e, alors que le nombre d'enfants moyen par femme tournait autour de

5,5, les discours célébraient la famille nombreuse avec optimisme. On la valorisait, on l'encourageait, c'était une fierté nationale ! Le gouvernement d'Honoré Mercier offrait même aux familles de « 12 enfants vivants » 100 acres de terre pour les récompenser de leurs efforts.

Mais avec la Première Guerre mondiale, le ton change. À une époque où de jeunes soldats sont envoyés au front, où plusieurs familles canadiennes-françaises émigrent en Nouvelle-Angleterre pour travailler dans les manufactures, où des vagues d'immigrants non francophones d'Europe arrivent à Montréal, le discours se teinte d'angoisse. Une autre menace, encore plus sérieuse, plane sur la nation : les gens font moins d'enfants. « On observe une baisse significative de la fécondité chez les Canadiens français à partir des années 1920 », selon M^me^ Gauvreau.

Mais comment les gens parviennent-ils à avoir moins d'enfants dans une société où la contraception est vue comme immorale et où les moyens mécaniques comme le condom sont illégaux ? Depuis 1892, la loi canadienne interdit la vente et la promotion de matériel contraceptif. L'Église tolère seulement les techniques naturelles comme l'abstinence et la méthode du calendrier. Malheureusement, cette dernière n'est pas précise pour les femmes qui ont un cycle menstruel irrégulier et n'est pas efficace à 100 % chez les autres.

Il faut donc s'organiser avec les informations que l'on possède… et avec sa conscience. Les plus libéraux d'esprit se concoctent une morale à eux, qui cohabite plus ou moins harmonieusement avec leur religion. Ils changent de quartier pour se procurer subtilement, à la pharmacie, les condoms interdits. Mais les personnes très attachées aux préceptes de l'Église vivent de grands conflits intérieurs. Le livre de Gauvreau, Gervais et Gossage présente des témoignages de femmes et d'hommes qui ont été déchirés entre leur conscience catholique et les réalités pratiques de la vie qui leur commandaient de limiter la famille. Pas de doute que leur vie sexuelle et amoureuse a écopé.

> Les femmes s'échangeaient les noms des « bons confesseurs », c'est-à-dire les curés compréhensifs à l'égard de la contraception…

Les couples n'étaient pas les seuls à connaître des tiraillements moraux liés à la question de la famille. Certains prêtres confient avoir été tourmentés. « Ils voyaient la misère de leurs paroissiens, pris avec un trop grand nombre d'enfants à nourrir, et ne se sentaient pas toujours à l'aise avec le message de l'Église qu'ils devaient relayer », rapporte Danielle Gauvreau. Les femmes le sentaient sûrement puisqu'elles s'échangeaient les noms des « bons confesseurs », c'est-à-dire les curés compréhensifs à l'égard de la contraception…

Au tournant des années 1960, le carcan des valeurs morales et religieuses d'antan, qui craquait de partout, vole en éclats. La pilule contraceptive apparaît au début de la décennie. L'Église met du temps à se prononcer sur le droit des fidèles à l'utiliser. C'est en 1968, avec l'encyclique *Humanæ Vitæ*, que le pape Paul VI dit non. Mais il est trop tard. « Beaucoup de femmes avaient commencé à la prendre. Il n'y avait plus de retour en arrière possible », affirme la démographe. Le nombre d'enfants par femme descend alors en flèche, passant à 3 en 1965, à 2 en 1970 et à 1,5 en 1982. ::

Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage, *La Fécondité des Québécoises 1870-1970. D'une exception à l'autre*, Boréal, 2007, 346 p.

LES QUÉBÉCOISES EN IMAGES

Un autre ouvrage récemment paru, *Une histoire des Québécoises en photos* d'Hélène-Andrée Bizier, nous amène dans la vie des femmes du passé. Par le biais de nombreuses photographies, il nous fait voir nos arrière-grands-mères, nos grands-mères et nos mères à l'école, à la piscine, aux champs, en train de flirter avec leur amoureux ou, en rangs, vêtues de leur uniforme de… policières (en 1947). Une autre façon de nous montrer que les femmes de jadis n'étaient pas toutes mères de 12 enfants ou religieuses. Bref, que la société québécoise d'avant la Révolution tranquille était joyeusement bigarrée.

En regardant les photos des jeunes fiancées, l'air amoureux, on ne peut s'empêcher de penser à l'épreuve de force qui les attendait au lendemain du mariage, surtout après la naissance de leur quatrième ou cinquième enfant. Devoir gérer leur désir en fonction de la peur de se reproduire est une difficulté que les jeunes Québécoises et Québécois d'aujourd'hui ont la chance de ne pas connaître. Nul doute que ces souffrances secrètes devaient faire partie des plus éprouvantes de la vie de nos aïeules.

Hélène-Andrée Bizier, *Une histoire des Québécoises en photos*, Fides, 2007, 332 p.

par Paule Belleau, David Desjardins et Hélène Sarrasin

Ultramodernes solitudes

Dans une société qui dessine les contours des relations humaines au pochoir de la logique marchande, la solitude n'est plus l'affaire d'une minorité invisible. Bien au contraire. Selon Marie-France Hirigoyen, c'est peut-être même le seul moyen de s'extraire de la superficialité des nouveaux mécanismes de l'amour.

La psychiatre et psychanalyste française met brutalement la table dans *Les Nouvelles Solitudes*, un essai aux prémisses troublantes. Portrait des relations amoureuses d'une noirceur abyssale, son livre se veut aussi un plaidoyer en faveur d'une solitude porteuse de ressourcement, de découverte de soi, mais qui, surtout, permet d'aller vers l'autre.

Depuis sa résidence parisienne, à quelques encablures du cabinet où elle reçoit les patients dont les récits émaillent ce nouvel ouvrage, elle expose son point de vue sur ce cul-de-sac relationnel, tout en entretenant l'espoir.

Disparition des balises sociales et morales, attentes démesurées, consumérisme amoureux... Ce livre est-il une mise en accusation de notre époque comme principale cause des solitudes modernes ?

En partie, oui. Nous vivons dans une époque difficile, où les personnes se sentent de plus en plus seules, où il y a une pression considérable pour aller vite, consommer, être beau, performant... tout le temps. Dans cela, on oublie l'humain, et le relationnel.

Quand vous affirmez qu'on oublie l'humain, vous voulez dire qu'on oublie que nous sommes imparfaits ?

Exactement. Un être humain, ce n'est pas un robot; il a des hauts, des bas, des fragilités... Il faut le prendre comme tel et accepter que l'autre qu'on va rencontrer ne sera pas tout à fait le modèle idéal qu'on nous vante dans les médias.

Ce qui nous place devant les statistiques accablantes que nous connaissons à propos des couples et, par conséquent, devant ces nouvelles solitudes de plus en plus fréquentes. Parmi celles-ci, vous notez qu'un nombre croissant de femmes renoncent à toute vie sexuelle et affective. C'est assez radical comme choix, non ?

Beaucoup de femmes en ont marre d'en faire trop, d'être parfaites en tout. Mais ce repli total, ce désabusement dont vous parlez, je crois qu'il n'est vécu que par une minorité. Ce que je vois, ce sont des personnes qui en ont assez de cette quête amoureuse effrénée où l'on veut trouver le partenaire idéal, bien sur tous les plans. Elles choisissent la solitude comme une façon d'attendre la réapparition du désir. Car quand on sent l'obligation de se remplir avec des rencontres, du sexe, on n'attend plus rien. On n'est plus dans le désir puisqu'on a tout à portée de la main. C'est le problème de certains sites de rencontres : on a l'impression qu'on a des milliers de partenaires possibles, donc on peut se permettre d'être d'une exigence terrible et passer de l'un à l'autre dans l'espoir de trouver l'amour.

Vous trouvez ce choix de la solitude désespéré ou téméraire ?

Au fond, ce n'est pas vivre seul pour vivre seul, c'est un refus de la superficialité que peut nous amener notre société. Je trouve courageux et excessivement positif que des gens disent : « Nous, ce n'est pas d'un monde comme celui-là que nous voulons. » Aussi, je vois de plus en plus de personnes qui ont renoncé au couple traditionnel mais qui ne sont pas pour autant isolées des autres. Elles joignent des associations, souvent pour aider d'autres gens. Le relationnel a changé. De nouvelles formes de solidarité se développent. **D.D.**

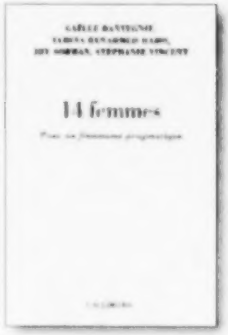
Marie-France Hirigoyen, *Les Nouvelles Solitudes*, La Découverte, 2007, 212 p.

Ségolène et **eux**

Ma plus belle histoire, c'est vous, affirme d'entrée de jeu Ségolène Royal. *Vous*, c'est le peuple français, particulièrement les militants du Parti socialiste avec qui Ségolène a noué une relation intense durant la campagne présidentielle. Mais surtout pas les ténors du parti – les « éléphants », comme les appellent les Français – qui n'ont fait preuve d'aucune solidarité envers cette femme différente et novatrice. Comme elle l'écrit si bien : « Peut-être n'était-il pas possible de réussir du premier coup cette triple révolution : une femme à l'Élysée, une autre manière de concevoir la politique et de pratiquer le dialogue avec les Français, l'accouchement d'un socialisme en phase avec son temps et d'une discipline nécessaire à la victoire. » Découvrir le parcours de cette combattante dans l'univers machiste de la politique française se révèle fascinant. Mais le plus impressionnant, c'est le personnage même de Ségolène Royal, une politicienne d'une grande sérénité qui n'hésite pas à assaisonner ses idées modernes d'une réflexion féministe. **H.S.**

Ségolène Royal, *Ma plus belle histoire, c'est vous*, Grasset, 2007, 335 p.

Féminisme **multifacette**



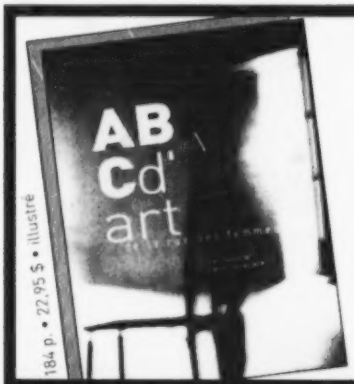
Conscientes de profiter des combats féministes qu'a menés la génération précédente, les auteures de *14 femmes. Pour un féminisme pragmatique* savent que les droits acquis n'empêchent pas les « hiérarchies spontanées entre les femmes et les hommes ». Comment les femmes composent-elles concrètement avec le travail, le corps, la séduction, l'image et la parole ? En réponse à cette question, elles présentent 14 femmes, connues ou pas. Les chapitres sur Dominique Voynet, sénatrice française, et Eva Joly, magistrate dans l'affaire Elf, un important scandale de corruption dans l'Hexagone dans les années 1990, valent particulièrement le détour. **P.B.**

Gaelle Bantegnie, Yamina Benahmed Daho, Joy Sorman et Stéphanie Vincent, *14 femmes. Pour un féminisme pragmatique*, Éditions Gallimard, 2007, 155 p.

Mal de **mère**

La mère d'Édith est une femme digne et tout en contrôle. Mais à la mort de son mari, des failles viennent raviner sa mémoire. Elle adopte des comportements étranges qui s'accumulent graduellement, laissant sa fille interloquée. Édith Fournier, auteure du récent *J'ai commencé mon éternité*, témoigne ici avec une sincérité sans compromis de son expérience au contact de sa mère atteinte d'Alzheimer. Elle raconte les chocs, les agacements, les douleurs qui suivent ce troublant diagnostic. Elle parle aussi d'un nouvel espace créé par la maladie, où la tendresse peut se manifester, où le lien avec l'autre prend une nouvelle tournure. **P.B.**

Édith Fournier, *La Mère d'Édith. L'Alzheimer en trait d'union*, 2e éd., Les Éditions de l'Homme, 2007, 126 p.



L'*ABCd'art de la rue des femmes*

une initiative de **Diane Trépanière**
en collaboration avec **Les Filles électriques**

440 mots/définitions recueillis durant un an auprès de 127 personnes gravitant autour de cet organisme qui accueille des femmes en situation d'itinérance.

Instructif, étonnant, poétique, émouvant...

Faites-vous plaisir tout en soutenant un beau projet, offrez-vous l'*ABCd'art*

disponible en librairie

les éditions du remue-ménage • www.editions-remuemenage.qc.ca

LA « VÉRITABLE » ORIGINE DU 8 MARS

La Journée internationale des femmes est un moment propice pour réfléchir à la condition des femmes et pour chercher des solutions visant à l'améliorer. Elle puise ses racines dans diverses manifestations de femmes, dont les luttes ouvrières pour le suffrage universel féminin qui ont eu lieu en Amérique du Nord et en Europe au tout début du 20e siècle. À cette époque, le monde industrialisé subissait de grands changements, notamment sur les plans de la croissance démographique et des idéologies radicales.

par Josée Bernard et Françoise Gagnon

La « véritable » origine du 8 mars, Journée internationale des femmes, serait principalement marquée par deux faits historiques : le Woman's Day en Amérique et la Journée des femmes en Europe.

Il y a près de 100 ans, le Comité national de la femme du Parti socialiste américain a organisé une manifestation pour le droit de vote des femmes. Elle a eu lieu le dernier dimanche du mois de février 1909. Connue sous le nom de Woman's Day, elle demeurera l'une des activités officielles du Comité et sera célébrée annuellement aux États-Unis jusqu'en 1914.

En 1910, à l'occasion de la deuxième Conférence internationale des femmes socialistes à Copenhague, l'Allemande Clara Zetkin, alors présidente du Secrétariat international des femmes socialistes, suggère l'instauration d'une Journée des femmes. Ce jour spécial serait célébré chaque année pour servir la propagande en vue de l'obtention du droit de vote des femmes. Sa proposition a été approuvée à l'unanimité par les déléguées des 17 pays présents.

L'internationalisation du 8 mars

À la suite de la résolution de Copenhague, la Journée internationale des femmes est célébrée pour la première fois le 19 mars 1911 en Allemagne, en Autriche, au Danemark et en Suisse, où plus d'un million de femmes et d'hommes participent à des rassemblements.

En 1913 et en 1914, les femmes qui vivent en Europe ou en Russie tiennent des rassemblements à la fin du mois de février ou au début du mois de mars pour protester contre la guerre ou pour exprimer leur solidarité envers les autres femmes.

Peu de temps avant la fin du régime tsariste, en 1917, les femmes russes passent outre les instructions des militants bolcheviques et manifestent pour réclamer du pain et le retour de leurs maris partis à la guerre. Cet événement a lieu le dernier dimanche de février selon le calendrier en usage en Russie, ce qui correspond au 8 mars du calendrier grégorien moderne. En 1921, en guise de commémoration, le président russe Lénine consacre la date du 8 mars Journée des femmes.

Durant les décennies suivantes, en Europe et dans d'autres régions du monde, la Journée internationale des femmes se tient environ à la même date chaque année. C'est aussi le cas en Amérique du Nord, où elle est cependant soulignée de façon sporadique jusqu'à la fin des années 1960.

Depuis, elle s'est transformée en une activité d'envergure à laquelle le mouvement féministe a largement contribué.

Le 8 mars au Québec

À la fin des années 1960, l'intérêt pour la Journée internationale des femmes est avivé par le mouvement de libération des femmes qui prend naissance au Québec. Le 8 mars 1971, le Front de libération des femmes lance officiellement une campagne nationale pour l'avortement libre et gratuit. Une marche et un colloque sont alors organisés à Montréal.

Les groupes de femmes, les syndicats et les groupes communautaires concourent également à faire du 8 mars une manifestation annuelle. Luttes contre la discrimination, revendications sociales et économiques, amélioration des conditions de travail sont des sujets avancés sur la place publique à la faveur de ce moment de réflexion et d'action.

La contribution de l'ONU

En 1977, l'Organisation des Nations Unies adopte une résolution pour inviter chaque pays de la planète à consacrer une journée à la célébration des droits des femmes et de la paix internationale. Le 8 mars est devenu cette journée de reconnaissance dans de nombreux pays.

S'INFORMER EN LIGNE

par Paule Belleau

Fidèle à sa mission d'information, le Conseil du statut de la femme met à la disposition des internautes plusieurs documents d'intérêt sur l'histoire des femmes et sur leurs conditions de vie actuelles. Pour télécharger les publications électroniques suivantes, rendez-vous au www.csf.gouv.qc.ca.

L'affiche de promotion du 8 mars 2008, produite par le Conseil.

La constante progression des femmes

Ce survol historique raconte l'évolution des femmes vers l'égalité entre les sexes en présentant les principaux événements de ce cheminement et en soulignant l'apport remarquable de celles qui ont marqué l'histoire.

Portrait des Québécoises en 8 temps

Un portrait national et 17 portraits régionaux

Où en sont les femmes du Québec ? Le Conseil du statut de la femme a voulu prendre le pouls de leur situation dans huit domaines : démographie, éducation, situation familiale, travail, revenu, santé, loisirs et emploi du temps ainsi que pouvoir.

Présence des femmes dans les lieux décisionnels et consultatifs régionaux, 2006

En 2006, quelle proportion de femmes siégeait aux conseils d'administration des conférences régionales des élus (CRÉ), des centres locaux de développement (CLD), des agences de la santé et des services sociaux ? Combien de femmes étaient membres des instances décisionnelles des cégeps, des universités et des commissions scolaires ? Cette compilation provinciale répond à toutes ces questions.

Indicateurs de l'égalité

Par le biais de tableaux et de graphiques, ces documents de deux pages permettent aux internautes de voir en un seul coup d'œil l'évolution des situations respectives des femmes et des hommes au Québec. Les données colligées concernent la démographie, l'éducation, la situation domestique, le travail, le revenu et la santé.

Répertoire sur le mouvement des femmes

Une série – non exhaustive – de liens incontournables sur le mouvement des femmes : les sites de ministères et d'organismes gouvernementaux, de groupes de femmes et de quelques groupes internationaux y sont répertoriés.

UN TITRE N'EST JAMAIS PLUS GROS QUE LA NOUVELLE.